

# Journal des Voyages

## CAPITAINE VIF-ARGENT



GRAND ROMAN D'AVENTURES

DANS CE MÊME NUMÉRO :

**Au-dessus du  
Continent noir**

PAR

✧ **Louis BOUSSENARD** ✧

DANS CE MÊME NUMÉRO :

**L'Ambassadeur  
extraordinaire**Par le Capitaine **DANRIT**Par **Paul d'IVOI**



## Prix des Abonnements

### TROIS MOIS

Paris, Seine et S.-et-O. 2 50  
Départ. et Colonies. 2 50  
Etranger. 3 fr.

### SIX MOIS

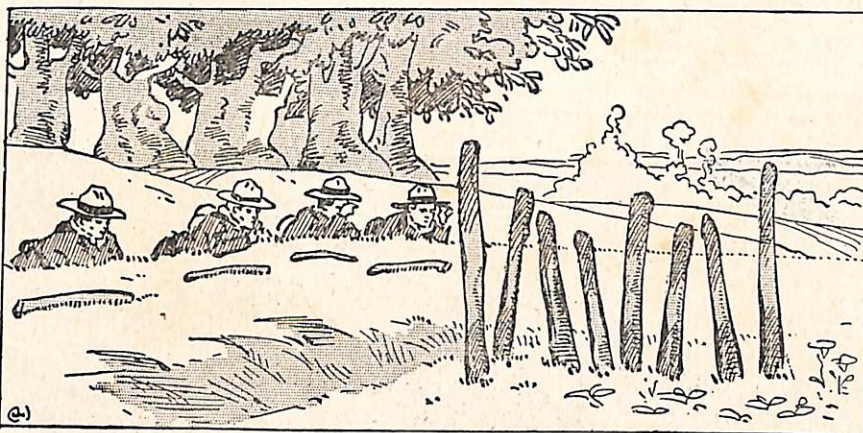
Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.  
Départ. et Colonies. 5 fr.  
Etranger. 6 fr.

### UN AN

Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.  
Départ. et Colonies. 10 fr.  
Etranger. 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés mais en timbres français seulement.

## NOTRE GRAND CONCOURS



Les Boy-scouts français

## Nos Titres et Tables

Nos abonnés reçoivent gratuitement, à la fin de chaque semestre (31 mai et 30 novembre), les couvertures, titres et tables du Journal des Voyages. Ces tables des matières, établies suivant un plan très pratique, comportent deux classements méthodiques des plus clairs, l'un géographique, l'autre par noms d'auteurs. De cette façon on peut retrouver instantanément les articles qu'on désire consulter. Enfin, chaque table est suivie d'une liste de tous les noms d'explorateurs, voyageurs ou coloniaux cités dans le semestre. Nous envoyons franco les titres, table et couverture de chaque semestre contre 0 fr. 20 en timbres français adressés à nos bureaux.

### TROISIÈME QUESTION

Nos petits boy-scouts de France sont partis; ils manœuvrent à travers champs et bois. Près de quelle ville se trouvent-ils? La question sera facile à résoudre si nous vous disons que pour former le nom de cette ville, il suffit de placer horizontalement les quatre bâtons de nos jeunes éclaireurs sur les barreaux verticaux de la palissade qui se trouve devant eux et derrière laquelle ils se sont mis en embuscade.

### MARCHE A SUIVRE

Ce Concours comporte neuf questions, dont les solutions devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille au plus tard le lundi 8 janvier 1912. Chacun des concurrents devra coller, en tête de ses solutions une bande d'abonnement ou les neuf bons de Concours publiés au bas de la dernière page des Nos de Novembre et de Décembre, et les adresser à M. HENRI BERNARD, Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris.

## NOS PROCHAINS RÉCITS

### EN DÉCEMBRE

Le Journal des Voyages commencera la publication d'un attachant récit d'exploration

## AU VIEUX SOUDAN

par AUGUSTE TERRIER

Secrétaire général du Comité de l'Afrique française.

Au cours de la mission qu'il a remplie à Sierra-Léone, en Guinée, au Soudan et au Sénégal, notre collaborateur a réuni pour nous des notes de voyage et des photographies fort intéressantes et il fera revivre ici les hommes et les choses de cette belle colonie acquise par nos armes et maintenant si prospère.

M. Auguste TERRIER est l'un des plus anciens et des plus fidèles amis du Journal des Voyages, dont les lecteurs apprécient depuis longtemps ses chroniques et ses articles. Ils prendront plaisir aux anecdotes et aux impressions d'un publiciste qui est allé, en grande partie pour eux, Au vieux Soudan, et les promènera sur les rives du Grand Niger et à travers les peuples où se recrute notre armée noire.

### EN JANVIER

Le Journal des Voyages publiera une série de captivants articles sur

## Les Cannibales de la Nouvelle-Guinée

Notre collaborateur André CHARMELIN, qui vient d'avoir entre les mains le carnet de route d'un explorateur anglais de retour de voyage, va faire profiter nos lecteurs des curieux documents que ce voyageur a amassés durant un séjour de deux années chez les cannibales de la Nouvelle-Guinée. De remarquables illustrations, exécutées d'après des photographies, accompagneront cette pittoresque description des mœurs des papous anthropophages.

Coutumes domestiques et guerrières, musique et chants, jeux et sports, chasse et pêche, c'est toute la vie de ces indigènes de la Mélanésie qui passera sous les yeux de nos lecteurs comme en un véritable cinématographe.

## PRIME GRATUITE A NOS ABONNÉS

UN RECUEIL UNIQUE  
EN SON GENRE  
VÉRITABLE VADE-MECUM  
UTILE A TOUS

## LA VIE ACTIVE

par le colonel ROYET

TOUS LES ARTIFICES  
TOUTES LES ÉNERGIES  
TOUTES LES INITIATIVES  
TOUS LES SPORTS

Entre tous, les abonnés du Journal des Voyages appartiennent à une élite éprise par tempérament et par goût des formes diverses de la Vie active. Il nous a paru qu'ils seraient heureux d'avoir entre les mains, non pas une prétentieuse panacée contre toutes les embûches de l'existence, mais une sorte de Vade-Mecum, clair, concis, aux images parlantes, propre à guider les énergies et les bonnes volontés dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine.

Aussi avons-nous établi, à leur intention, le captivant album La Vie Active que nous leur offrons en prime cette année. Le colonel ROYET, qui a bien voulu se charger de rédiger cet ouvrage, y a condensé tout un ensemble de connaissances et de conseils utiles, pratiques, honnêtes. Un long travail de prépa-

ration nous a permis de présenter ces matières sous une forme originale et attrayante, empreinte de la bonne humeur qui convient à notre race, exempte de tout enseignement solennel et doctrinal.

En somme, nous avons seulement tiré la philosophie et la leçon de l'œuvre romancière, par les récits vécus des plus illustres explorateurs, par la science agissante et variée à l'infini de ses géographes, peut revendiquer à bon droit le titre d'Ecole d'Energie.

Inspirée par les conditions de la vie actuelle, notre belle prime se base sur les sentiments les plus droits et les plus élevés, sur le bon sens, sur le cœur, sur le commun amour de la Patrie.

### EXTRAIT DU SOMMAIRE

Pour être fort.  
Pour développer sa force.  
Pour utiliser sa force.  
La santé par l'hygiène.  
La marche, premier des sports.  
Sachons nous débrouiller.  
Pour savoir se diriger.  
La vie au grand air.  
Pour deviner le temps.  
Comment on campe.  
La cuisine improvisée.  
A travers champs et bois.  
Le long des rivières.  
La mer et la montagne.

### Illustrations de HENRIQUEZ

#### A NOS LECTEURS

Cette prime est offerte gratuitement à tous nos nouveaux abonnés de six mois et d'un an. Exceptionnellement, tout abonnement de trois mois partant du 1<sup>er</sup> novembre ou 1<sup>er</sup> décembre et souscrit avant cette dernière date par mandat-poste de 2 fr. 50 (étranger 3 francs) adressé à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris, donnera aussi droit à cette prime gratuite qui sera envoyée dans la seconde quinzaine de novembre.

La recevront également tous ceux de nos abonnés actuels qui nous enverront avant fin novembre le montant de leur nouvel abonnement.

Voir en tête de cette page les conditions d'abonnement.

### EXTRAIT DU SOMMAIRE

A cheval et en voiture.  
Auto et bicyclette.  
Aérostation et aviation.  
Tir et chasse. Pêche et canotage.  
Incidents et accidents.  
Petits maux, petits remèdes.  
Pansement des blessures.  
Sachons nous défendre.  
Comment on arrête un cheval emballé.  
Secours aux asphyxiés et noyés.  
Comment une femme peut se défendre.  
L'art de voyager. Souvenirs de voyage.  
Comment aller aux colonies.  
Etc.



# Capitaine Vif-Argent

LES GRANDES AVENTURES

Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

Par  
LOUIS BOUSSENARD

Au Mexique, pendant l'expédition française de 1866-67, le « capitaine » Vif-Argent, entré dans le corps franc du colonel Dupin sur la recommandation du commandant de Tucé, découvre une troupe mexicaine qui va surprendre le camp du colonel de Brincourt. Avec son inséparable ami Mistoufle, il s'élance à travers la troupe et parvient à la dépasser. En se défendant contre les cavaliers qui ont voulu leur donner la chasse, les deux amis font un prison-

nier : c'est une belle jeune femme. Ils lui rendent la liberté. Mais soudain Vif-Argent est saisi par un lasso et pris. Mistoufle, appelé par le devoir, continue la course et va prévenir le camp qui repousse l'attaque. Vif-Argent est cru mort par les Mexicains qui jettent son corps dans un charnier et disent que la Hija Alferéz (la fille lieutenant) sera contente d'eux. Mais le Français n'est pas mort. Il reprend ses sens au milieu des cadavres qui pourrissent.

## CHAPITRE III (Suite.)

CETTE révélation abominable produit d'abord sur Vif-Argent une sensation douloureuse.

Il lui semble que tout se brise en lui... qu'il va se laisser glisser jusqu'au fond du gouffre d'horreur.

Certes, déjà, il a vingt fois risqué sa vie, mais du moins il eût voulu mourir, l'épée à la main, sous le soleil, en jetant à la patrie son dernier cri de regret et d'amour...

Mais périr lentement... étouffé sous ces débris humains... C'est trop horrible...

On dirait qu'on lui a asséné un coup en plein cerveau.

Et un mot d'appel douloureux s'échappe de ses lèvres, le mot des cœurs aimants.

« Maman ! »

Subitement, il se fait en lui une évocation de souvenirs, comme on dit qu'au moment suprême toute la vie passée re-passe devant les yeux des mourants.

Sa mère ! Il la revoit, là-bas, à Paris, courbée sur sa tâche quotidienne, sur ce travail pénible qui lui a permis d'élever son fils, son petit Jean, auquel elle s'est vouée tout entière après la terrible catastrophe qui l'a faite veuve et qui l'a privée de l'un de ses enfants...

Il y a quinze ans de cela... Pierre Delorme, esprit aventureux, doué d'une énergie indomptable, après avoir tenté fortune au Texas, avait fini par fonder, au Mexique, auprès de Monterey, une entreprise minière qui avait admirablement réussi...

Il est riche, heureux, avec sa Pauline bien-aimée qui l'avait toujours suivi dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

Il semblait que le mauvais sort fût à jamais conjuré... Mais, hélas ! C'était l'époque où les partis qui déchiraient la République mexicaine se faisaient une

guerre à mort. Meurtres, pillages, incendies, marquaient d'une tache de sang chaque page de son histoire...

Le succès de Pierre Delorme lui avait créé des ennemis.

vait que deux ans... Jean avait été miraculeusement sauvé.

Pendant plus de six mois, la pauvre femme s'était épuisée en recherches, parcourant le pays, cherchant les traces de sa fille bien-aimée.

Elle s'était heurtée au mauvais vouloir des autorités, à l'indifférence de tous.

Et le désespoir et la misère l'épuisaient.

Après les bandits pillards, les hommes de loi s'étaient rués sur la fortune de son mari, elle s'était en vain débattue entre leurs griffes. La pauvre femme avait été vaincue, des procès interminables épuisaient ses dernières ressources.

Elle céda et, grâce à des amis de France, elle put revenir dans sa patrie, ayant perdu toute espérance de retrouver sa fille, n'ayant plus d'autre intérêt dans la vie que l'amour de son petit Jean, si vivace, si courageux, si bon...

Elle était parvenue à l'élever, à lui donner une bonne éducation... mais elle constatait en lui la vitalité indomptable qui avait été à la fois la force et la perte de Pierre Delorme.

D'une activité dévorante, avide de nouveautés, curieux d'aventures, Jean méritait bien ce sobriquet de Vif-Argent, dont on l'avait gratifié depuis son enfance...

Et encore gamin, il avait formé le projet de retourner au Mexique, de découvrir, de châtier les assassins de son père... et aussi surtout de retrouver cette sœur qu'il avait à peine connue, mais qu'il aimait passionnément, à travers les regrets de sa mère...

Et quand avait été décidée l'expédition du Mexique, Jean était allé bravement trouver M. de Tucé, désigné pour en faire partie, et lui avait demandé de l'emmener avec lui...

M. de Tucé avait hésité : il connaissait,



CAPITAINE VIF-ARGENT

Vif-Argent saisit la lampe et l'élève, faisant tomber son rayon sur le visage de la femme endormie.  
(P. 441, col. 1.)

Bien qu'étranger aux haines qui divisaient son pays d'adoption, il avait sans cesse à se défendre contre les incursions des bandes qui, composées de tous les desperados du pays, des leperos qui sont les vagabonds et les bandits, couvraient de prétextes politiques leurs crimes et leurs vengeances...

Un jour, une troupe armée avait attaqué ses bâtiments d'exploitation... En vain, aidé de ses fidèles serviteurs, il avait courageusement lutté...

Accablé sous le nombre, il avait vu ses magasins pillés, ses bâtiments incendiés... et une balle l'avait frappé au front.

Et sa femme ! Et les deux enfants ! Jean et Louise, cinq ans et deux ans !

La mère, séparée d'eux pendant l'horrible lutte, était revenue les chercher à travers les ruines de l'hacienda.

Et, terrible désespoir, l'un des deux avait disparu, Louise, la toute petite, qui n'a-



il estimait profondément la veuve de Pierre Delorme. Il hésitait à favoriser ce projet qui allait la priver de son fils.

Mais Vif-Arget avait si fort insisté, il avait plaidé si éloquemment sa cause que la pauvre mère n'avait pas eu le courage de lui résister.

Et puis, ne s'agissait-il pas de rechercher l'enfant qu'elle pleurait depuis près de quinze ans...

M. de Tucé avait confié le jeune homme au colonel Dupin : il préférait qu'il ne contractât pas un engagement régulier, pour pouvoir, au cas où il songerait à rentrer en France auprès de sa mère, n'être pas retenu par des obligations légales.

Dans le camp des contre-guérillas, la liberté restait à peu près complète...

Et Vif-Arget, bien vite, avait fait ses preuves... Dès les premiers engagements son courage, son intelligence l'avaient mis hors de pair et ses compagnons d'armes lui avaient décerné ce titre fictif de capitaine Vif-Arget, qui était pour lui un honneur et constituait un devoir.

N'était-ce pas une preuve exceptionnelle d'estime que cette mission de confiance et de témérité dont on l'avait chargé...

Ainsi, toute la vie de Jean Delorme a ressuscité dans son cerveau... En cette minute terrible, où le jeune homme sent la main de la mort se poser sur lui, cette évocation du passé, ce souvenir pieux de la mère qui souffre de son absence, ce rêve de retrouver la sœur perdue et tant pleurée, tout cela produit en son organisme une réaction violente.

Le sang court de nouveau dans ses veines, le cœur bat, le cerveau reprend toute sa lucidité...

Vif-Arget redevient lui-même... il veut vivre... il vivra !...

La question se pose prosaïquement, clairement.

« Mon ami, monologue Vif-Arget, tu as failli tourner de l'œil comme une petite-maitresse... il faudra te guérir de cela.

« Évidemment, la situation n'est pas folâtre... une fosse commune — car c'en est bien une — ne constitue pas un logis enviable.

« Encore dois-tu te féliciter qu'elle ne soit pas comblée de terre et que ton enterrement ait été aussi primitif.

Il regarde attentivement autour de lui.

Des arbustes de toutes natures tapissent les parois et quelques-uns s'y attachent par des racines et des branches grosses comme des bras d'enfants.

Il est vrai que ça et là des ossements, des débris de carcasses humaines ajoutent à l'horreur de cette vision d'enfer.

« Sois maître de tes nerfs, mon petit Vif-Arget, continue le jeune homme. Si tu étais médecin ou chirurgien, hésiterais-tu à toucher des débris humains...

« Ce serait ton devoir et tu n'y ferais pas...

« Pas plus que tu ne ferais aujourd'hui à celui qui s'impose à toi...

« Car il faut que tu accomplisses ta mission jusqu'au bout.

« Tu dois rendre compte à tes chefs de ton effort inutile... et t'offrir au châiment que tu as mérité pour n'avoir pas réussi...

« Et Mistoufle ! Ton pauvre Mistoufle ! Pense à lui... Pense à tous ceux que tu aimes et sois digne de toi-même !... »

Délibérément, il essaie de se redresser, mais il se trouve à plus d'un mètre de la paroi et les broussailles cèdent sous son poids...

De sa poigne robuste, il saisit un faisceau de branchages et parvient à se maintenir en équilibre.

Dans ce mouvement, il a ébranlé un faisceau de rameaux entrelacés et de là quelque chose s'est échappé qui s'est abattu sur lui...

Un squelette !

Le lugubre fardeau pèse sur ses épaules... il s'est dégagé et parvient enfin à saisir une branche plus forte...

Il se sent sauvé, les yeux à demi fermés comme s'il ne voulait pas être encore troublé par ces cauchemars réels, il ouvre les doigts aux branches, aux souches, parvient à assujettir ses pieds sur ces échelons qui le soutiennent.

La tête levée, il mesure des yeux la distance qui le sépare de l'orifice de ce charnier... mais la nuit est venue et peu à peu l'obscurité a envahi ce lieu d'horreur, dans lequel crépitent des bruits mystérieux...

Vif-Arget ne se lasse pas. Il l'a dit : « Il faut qu'il vive ! »

Lentement, le front balafré par les aspérités de ces entrelacs parfois inextricables, il se hisse, chaque pouce franchi, c'est de la vie gagnée...

Et soudain sa main sent au-dessus d'elle le vide... ses ongles se crispent contre un angle... C'est le rebord du trou, c'est l'issue, c'est le salut... c'est l'évasion !

Il cherche un point d'appui et le trouve. « Hardi, Vif-Arget ! » gronde-t-il entre ses dents.

D'un vigoureux effort de reins, il opère un rétablissement d'acrobate.

Et le voilà sur la terre ferme, les jambes et les bras brisés par l'effort trop long... mais éprouvant l'indicible jouissance de la résurrection.

Cependant, il serait incapable d'une action immédiate... ses muscles sont comme étirés et lui causent de véritables souffrances...

Il se laisse glisser sur le sol, s'accote contre des mottes de terre.

Et, privilège de ses vingt ans, s'endort lourdement, profondément...

Combien de temps ? Il l'ignore.

Soudain, il tressaille, s'éveille, entend des pas.

C'est le soir : le ciel est noir. Il distingue à peine les choses autour de lui.

Ce sont deux hommes qui marchent, les jambes lourdes, comme portant un fardeau.

Vif-Arget se tient immobile, attentif.

Les deux inconnus, — dont la silhouette, perceptible dans l'ombre, révèle la race mexicaine — s'approchent de la fosse dont le jeune homme, maintenant, se souvient de s'être évadé.

Il voit leurs mouvements, ils balancent un corps, une ! deux ! On entend un choc, des craquements.

Encore un cadavre lancé dans l'horrible charnier...

Vif-Arget frissonne ! S'il eût encore été là, ce fardeau nouveau l'eût peut-être étouffé, écrasé...

Il songe à intervenir. A quoi bon ? L'homme doit être mort, c'est miracle que lui-même ait été encore vivant lorsque ces bandits l'ont précipité...

Il prête attentivement l'oreille, perçoit quelques mots.

Qu'est-ce que c'est cette Hija Alferéz dont ils s'entretiennent ?...

Ils s'en vont, ils ont disparu.

Vif-Arget se lève, s'essaie à marcher.

A peine s'il ressent encore quelque lassitude.

Le sommeil l'a réconforté.

Il va vers la fosse et se penche.

Pas un bruit, pas un soupir. Pourtant, il tente un dernier essai : il appelle en langue espagnole.

Nulle voix ne lui répond.

Et puis, il a un devoir à remplir et ne peut s'attarder plus longtemps.

Il lui faut rejoindre son corps : qui sait si déjà il n'a pas été accusé de lâcheté, de désertion ?...

Il cherche à s'orienter.

Le lieu où il se trouve lui est absolument inconnu : c'est un de ces coins perdus de montagne qui alternent avec les forêts du Mexique et que nulle particularité n'individualise.

Des quartiers de roches, des touffes de broussailles, des fondrières...

Il va au hasard, se laissant entraîner instinctivement à la pente qui doit le conduire à quelque vallon.

Il ne prend d'ailleurs aucune précaution pour se cacher.

Peu à peu ses membres ont repris leur élasticité : son sang, vif-argent, court dans ses veines. Son énergie s'est réveillée... Allons !

Ainsi, il marche pendant quelques minutes, se hâtant, impatient de découvrir quelque sentier qui fixe sa direction.

Tout à coup, il entend des voix qui s'interpellent, se répondent...

Quelque chose comme une alerte !

Évidemment, il a été découvert, signalé...

Un coup de feu part et il entend au-dessus de sa tête le sifflement d'une balle... un autre coup... puis un autre...

Il va être cerné, traqué... les coudes au corps, il se lance en avant...

Quel que soit le péril, il l'affrontera.

Et voici que devant lui, lui barrant la route, un bâtiment se dresse...

Il voit vaguement un perron, des fenêtres...

Et, derrière lui, le martèlement de pas d'une troupe lancée à sa poursuite.

Il n'hésite plus : il bondit sur l'appui d'une fenêtre, applique ses mains contre le châssis qui la clôt et qui cède...

D'une poussée, il agrandit l'issue.

Et saute à l'intérieur.



## CHAPITRE IV

La Hija-Alferez. — Vision évanouie. — La fille de Bartolomeo Perez. — La déesse du Mal. — Les morts ressuscitent. — Machination d'enfer. — Le feu! — En plein brasier! — De l'air!

Une lueur douce éclaire la pièce, chambre à coucher, boudoir, tendu d'étoffes soyeuses aux couleurs vives et chatoyantes.

Une odeur bizarre, subtile, emplit l'atmosphère: c'est un parfum qui pénètre jusqu'au plus profond de l'être, monte au cerveau, tandis que flotte dans l'air une vapeur à peine perceptible, bleuâtre, insaisissable.

Il distingue une table, sur laquelle est installée une petite lampe, au globe dépoli.

Et voici, devant cette table, blottie dans un large fauteuil, une forme humaine, dont la tête, rejetée en arrière, se perd dans l'ombre.

Cette silhouette est celle d'une femme, immobile, endormie.

Les mains fines et longues sont croisées sur la ceinture rouge, d'où sort le manche d'un poignard, enrichi de pierreries.

Vif-Arget sent qu'il devrait fuir, que chaque seconde qui s'écoule compromet sa vie... Il est dominé par une force plus puissante que sa volonté... il se souvient de cette ennemie qui a voulu le tuer.

Une curiosité intense s'est emparée de lui. Il s'approche sans bruit, saisit la lampe et l'élève, faisant tomber son rayon sur le visage de la femme endormie.

Il se penche, l'examine.

C'est bien la chevelure noire qui semble tissée de fibres d'ébène.

Ce sont bien les yeux, aux longs cils, qui étincelaient dans l'excitation du combat, les lèvres rouges qui lançaient l'injure et la menace, qui donnaient à ses affidés l'ordre de mort. Mais les paupières baissées ont éteint la cruauté du regard... la placidité du sommeil a défendu les muscles naguère contractés par la colère.

Et cependant, ce visage, aux traits délicats, apparaît étrange, incompréhensible, avec je ne sais quoi d'explicable, comme celui d'une morte qui vivrait.

Vif-Arget reste immobile; ses yeux ne peuvent se détacher de cette exquise vision qui provoque en lui une émotion indéfinissable. Il doit, il veut haïr cette femme, cette Mexicaine qui ne se révèle à lui que sous la forme d'une implacable ennemie, et que cependant il hésita à frapper...

Un bruit soudain le rappelle à la réalité.

Les hommes qui l'ont dépisté et se sont lancés à sa poursuite ont sans doute perdu sa trace et fouillent de tous les côtés.

Finalement, ils se sont avisés qu'il pourrait bien avoir pénétré dans l'hacienda et se ruent dans les corridors.

En même temps ils appellent :

« Alferez! Dona Alferez! »

Vif-Arget les entend. Ils seront là dans une seconde.

La jeune femme a fait un mouvement.

Il se jette derrière une tenture, prêt à vendre chèrement sa vie.

L'inconnue s'est éveillée brusquement, et,

courant à la porte, l'ouvre à deux battants.

Elle se trouve en face de quatre sacrépants, aux faces de bandits qui crient :

« A mort! L'homme s'est enfui de ce côté... Peut-être s'est-il réfugié dans vos appartements... »

— De qui voulez-vous parler?

— De celui qu'à votre signal nous avons pris au lasso...

— En laissant échapper son compagnon, qui est allé porter le signal d'alarme à ces maudits Français qui nous ont échappé... et devant lesquels vous avez fui lâchement.

Vif-Arget, blotti dans sa cachette, entend cela et a peine à retenir un cri de joie. Son compagnon, c'était Mistoufle! Et il a accompli sa mission. Oh! le brave enfant! Les Français ont été sauvés...

« On a fait ce qu'on a pu, répond un des Mexicains d'une voix rauque. Les Français sont des démons! »

— Eh! enfin, que me dites-vous de celui que vous aviez fait prisonnier?...

— Tué, voulez-vous dire, Alferez! Le lasso l'avait saisi au cou, étranglé... et nous l'avons jeté dans le Carnero...

— Mais alors!...

— Eh bien! les réprouvés, on les croit morts... et ils ressuscitent!...

L'Alferez réfléchissait : peut-être songeait-elle à cette horrible aventure... un vivant jeté dans cette fosse hideuse.

Comment avait-il pu s'échapper?

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.

## Scènes de la Vie Américaine

Convict et  
Chef de Police

CE roman est une histoire. Dans tous leurs détails, les faits que nous allons rapporter se sont exactement déroulés à Denville, dans l'État de Virginie, chez ces Américains, parmi lesquels les aventures fabuleuses sont de simples réalités.

La cité de Denville vivait en paix. Elle s'épanouissait en pleine sécurité; là, les voleurs se retenaient de dérober la bourse d'autrui, ou plutôt il n'y avait pas de voleurs; et les assassins cachaient leurs poignards et leurs revolvers professionnels, et cela équivalait à dire que Denville ignorait ce que c'était qu'un assassin.

Cette douce sérénité de la ville heureuse et tranquille était due au zèle et à l'intelligence du chef de la police locale, l'honorable Morris, dont l'intelligence, la probité le zèle, faisaient l'émerveillement de toute la population de Denville.

L'honorable Morris était arrivé à Denville de Virginie en 1900. Il s'était engagé comme simple agent de police; et, en une dizaine d'années, il avait gravi tous les échelons de la hiérarchie policière; il était le premier, le chef de police de la cité.

Il donnait aussi l'exemple des vertus privées et civiques. Il était marié, et il avait dix enfants qui se suivaient d'année ne

année, de 1900 à 1910. Mais, d'une autre manière, tous les Denvillois étaient ses enfants; il administrait la cité avec une bonté paternelle, qui n'excluait point cependant une fermeté toujours équitable.

Or, en la présente année 1911, un jour que l'honorable Morris voyait ses vastes bureaux remplis de ses administrés qui s'empressaient autour du chef pour lui demander aide ou justice, un personnage mystérieux pénétra dans la salle d'audience, fendit les flots calmes des citoyens patients qui attendaient leur tour, se dirigea vers l'honorable Morris, se pencha à son oreille et lui dit quelques mots.

L'honorable Morris se leva respectueusement, conduisit le visiteur dans une salle voisine, et lui dit :

« Je vous écoute. »

Mais quelques citoyens denvillois, intrigués, écoutèrent aussi à la porte. Ils entendirent peu de chose. Ils distinguèrent cependant ceci :

« Je vous demande la permission, disait le chef de police, d'embrasser ma femme et mes dix enfants; après cela, je serai à vos ordres, et je vous suivrai. »

Et cela eut lieu. Le chef de police fit ses adieux à sa famille, comme s'il partait pour un long voyage et pourtant il ne fit point de préparatifs, et il n'emporta ni habits ni argent.

Il traversa, accompagné de l'inconnu, la grande salle d'audience. Au milieu, ils s'arrêtèrent, et, d'une voix forte, il prononça ces mots :

« Citoyens de Denville, qui êtes tous aussi mes enfants, je vous dis adieu. Je m'en vais pour un voyage d'où je ne reviendrai peut-être pas. Je ne vous oublierai jamais. Mais si la vérité et le bon droit triomphent, vous me reverrez bientôt parmi vous. »

L'honorable Morris et l'inconnu partirent. Le chef de la police de Denville avait pris soin de revêtir son grand uniforme de préfet.

Or, voici ce que le peuple de Denville apprit quelques jours plus tard.

L'honorable Morris n'avait pas droit à ce nom, il se nommait en réalité Stripping.

Ce chef de police, excellent et vénéré, était un ancien convict que la Cour de justice de l'État de Georgie avait condamné, en 1897, pour assassinat, à la prison perpétuelle.

Son crime était un acte de colère, mais non un forfait dégradant; il avait vengé sa sœur subornée et frappé le séducteur.

Il s'était évadé, et il était arrivé à Denville, pour commencer une nouvelle carrière.

Maintenant, dans la prison d'Atlanta, il attend le résultat d'une demande en révision.

La cité de Denville, tout entière, est pour lui, et le réclame. Elle exige le retour de l'honorable Morris, ci devant Stripping. Et, quoiqu'il soit incarcéré, les Denvillois viennent de le réélire chef de la police, pour deux ans, à l'unanimité.

ROBERT DUNIER.



Le 25 septembre à 5 h. 35 du matin, le cuirassé d'escadre *Liberté* saute en rade de Toulon, ses débris, dans un nuage de fumée noirâtre, portent la terreur et la mort jusqu'à 30 kilomètres à la ronde.

Le feu s'est déclaré dans la soute aux poudres; l'ordre de noyer les cales à munitions est aussitôt donné; notre première gravure montre de quelle façon fonctionne cet appareil; mais tout reste inutile, tout s'ébranle et dans une secousse formidable, ce beau navire se tord, l'avant se soulève, une trombe d'eau jaillit au milieu d'une explosion terrible; plaques de blindage, tourelles, cheminées, fers tordus, tôles et débris de toutes sortes, volent comme des fétus de paille pulvérisés sur leur passage les embarcations venues de tous côtés au secours du malheureux cuirassé, écrasant tout, allant éventrer les navires voisins, et semant la mort autour de lui.

Toute la partie avant du *Liberté* représentée sur notre seconde gravure a complètement disparu, tout a été anéanti, submergé, il ne reste plus rien au-dessus des flots. Quant à la partie arrière, à partir de la troisième cheminée, les poussées de gaz ont soulevé les deux ponts, le pont supérieur et le pont principal, et ce poids énorme, se rabattant sur la partie arrière du navire, entraîne tout avec lui, la tourelle bâbord arrière renfermant sa pièce de 19 centimètres est complètement chavirée le pivot en l'air, le mât, la cheminée tout est aplati, écrasé sur le pont, la passerelle arrière en miettes; au-dessous l'on aperçoit un trou noir, comme un gouffre: c'est la coque vidée par l'explosion, qui s'ouvre

## LE DÉSASTRE DE TOULON

### Les Effets de l'Explosion du Cuirassé "Liberté"

comme un sinistre tunnel. Les causes de la

catastrophe restent encore inconnues, l'incendie s'est déclaré dans la soute où étaient déposées les munitions des canons de 47 millimètres qui se trouvent placés dans la hune du mât arrière; ces mu-

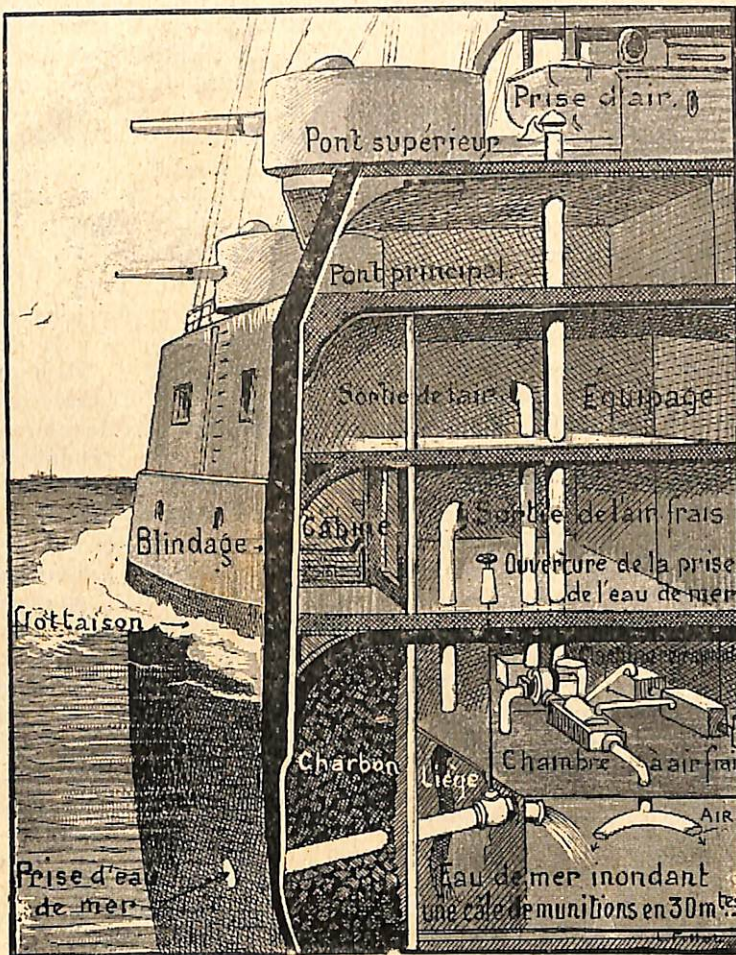
nitions faisant explosion ont provoqué des flammes qui, passant par la chambre de distribution, ont gagné immédiatement le haut du mât, faisant fonction de cheminée. La pression et la chaleur engendrées par cette première explosion ont certainement déterminé l'inflammation d'autres cartouches, puis ce fut l'embrasement général de toutes les munitions placées dans la partie centrale du navire.

Les marins accusent sans hésiter les poudres B, ils ont quelques droits à formuler un avis autorisé; quant à l'hypothèse d'incendie causé par la malveillance, elle doit être absolument rejetée.

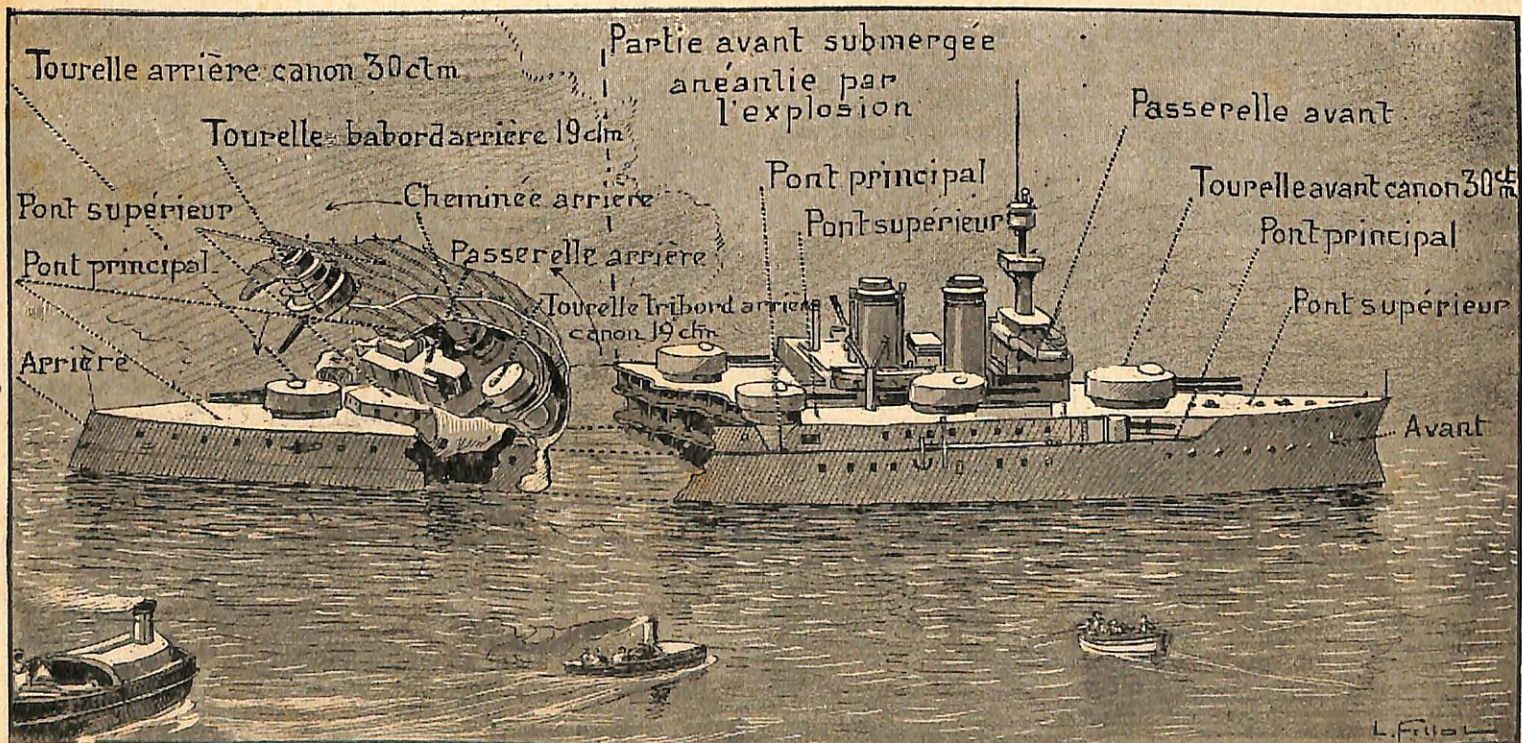
La *Liberté* faisait partie des types de cuirassés *Patrie*, *République*, *Justice*, *Démocratie*, et *Vérité* qui ont 15,100 tonnes de déplacement, de 135 mètres de longueur, 24<sup>m</sup>,25 de largeur, 8<sup>m</sup>,50 de tirant d'eau; trois machines verticales de 19 nœuds de vitesse. L'artillerie comprend quatre canons de 305 millimètres, modèle 1893-1896 en deux tourelles doubles axiales, à fût pivot; dix canons de 194 millimètres, dont six en tourelles et quatre en casemates; treize canons de 65 millimètres et dix de 47 millimètres.

Dans chaque navire il y a plusieurs étages, à l'inverse de nos maisons d'habitation, de haut en bas le premier est le pont supérieur, le second le pont principal.

LÉON FILLOL.



Disposition des appareils d'aération et d'inondation à bord d'un cuirassé. (A l'inverse de nos maisons d'habitations, les étages commencent de haut en bas.)



#### LES EFFETS DE L'EXPLOSION DU CUIRASSÉ « LIBERTÉ »

De ce magnifique cuirassé, il ne reste plus vestige que de la partie arrière, et sur cette triste épave, le pont supérieur et le pont principal, soulevés par des poussées de gaz, sont complètement rabattus sur l'arrière du navire.



## LES VOYAGES EXCENTRIQUES

## 1. L'Ambassadeur

## Extraordinaire

par PAUL d'IVOI

## Première Partie.

## La mission Secrète.

Pour assurer au Mikado la suprématie du Japon sur les océans Pacifique et Indien, le général Uko est chargé de partir en mission secrète en emportant un paquet contenant un pantalon, qui lui est remis à Paris par le conseiller d'ambassade Arakiri. Mais on avait compté sans Midoulet, agent de renseignements, qui, ayant surpris le complot, part à la recherche du fameux pantalon qui cache les secrets d'Etat. Ici intervient un jeune savant, Marcel Tibérade, qui, vivement impressionné par la beauté de Sika, la fille du général Uko, qu'il a aperçue à la sortie de la légation de Corée, a eu le bonheur, quelques heures après cette vision charmante, de sauver la jeune fille d'un grave accident d'automobile. En reconnaissance le général, devinant la situation précaire du jeune homme, lui propose de le conduire à la fortune, lui et sa cousine Emmie, jeune orpheline qu'il a recueillie.

« Voulez-vous être riche ? dit-il à la jeune fille.

— Cela ne se demande pas, répond-elle.

— Et vous, monsieur Tibérade ?

— Cela dépend...

— A la bonne heure, voilà l'hésitation d'un honnête homme. Eh bien, si vous voulez m'accorder quelques instants, je vais vous expliquer. »

## Chapitre II

OÙ TIBÉRADE TROUVE CE QU'IL NE CHERCHE PAS  
(Suite.)

Sika et Emmie échangèrent un regard. Elles se sourirent et Emmie murmura, si bas que seule l'intéressée put l'entendre : « Vous êtes gentille tout plein. »

Mais toutes deux se figèrent en une attitude attentive.

Le général parlait de nouveau.

« J'ai parié avec un compatriote. L'enjeu est énorme, énorme à ce point que la situation du perdant peut être tout à fait échangée. »

Et d'un ton persuasif :

« N'est-ce pas, à certaines heures on se laisse entraîner. Il semble que l'on obéisse à une fièvre... On déplore ensuite... trop tard... Donc le pari existe... Mon adversaire a compris que s'il perdait, il voisinerait avec la misère. Aussi est-il capable de tout. C'est un descendant des guerriers

samouraï, et il a l'âme terrible de ses ancêtres. Bref, je suis en danger de mort.

— De mort... Pour un pari ? s'écria Tibérade stupéfait.

— Jugez-en. Ce pari remonte à quelques jours... après un succulent dîner ; c'est toujours à ce moment-là que l'on fait des sottises. Or, depuis, je suis en butte aux plus effroyables tentatives. A l'hôtel que j'habite, des gens à la solde de mon adversaire ont cambriolé ma chambre, bouleversé mes armoires, fouillé mes malles, renversé mes valises. Des accidents, auxquels nous

« Soit dit sans vous offenser, monsieur le général.

— Enfin, pourquoi toutes ces menaces ? grommela Tibérade, dont les regards troublés ne quittaient plus le doux visage de Sika.

— Pour m'empêcher de réaliser le pari.

— Que devez-vous donc faire ?

— Un long voyage.

— Je ne saurais pourtant voyager pour vous.

— Non, mais vous pouvez voyager en même temps que moi, et vous charger d'un objet qui doit effectuer tout le parcours, objet que mon terrible Samouraï cherche à m'enlever, car le gain du pari dépend de l'arrivée à destination de la dite chose.

— Et c'est ?

— Ce pantalon. »

Ce disant, Uko ouvrait la serviette de maroquin qu'il n'avait pas cessé de serrer sous son bras et en tirait une culotte touristique gris de fer.

« Ce pantalon ? bégaya Tibérade, complètement ahuri par cette conclusion inattendue.

— Un pantalon ? répéta Emmie. Quelle idée baroque !... Je vous demande pardon du mot.

— Oh ! vous n'avez pas à vous excuser... Ne vous ai-je pas annoncé un pari absurde ? Si on me l'enlève, je perds le pari et je ruine ma fille. Stupide, je vous dis, c'est stupide, mais c'est fait. Si mon ennemi parvient à me faire tomber dans ses embûches, je souhaiterais au moins conserver à Sika un avenir fortuné.

— Et alors ? interrogea Tibérade très intéressé.

— Si vous y consentiez, je vous confierais ce vêtement.

— Donnez.

— Un instant. Personne ne doit soupçonner qu'il est en votre possession.

— Je ne suis pas bavard, et puis mon silence étant la fortune de mademoiselle, — il se reprit vivement : votre fortune...

— Vous serez obligé de me suivre partout, sans avoir l'air de me connaître.

— Au bout du monde. Seulement, je ne puis abandonner ma petite cousine.

— Emmenez-la. »

Emmie bondit sur ses pieds en battant des mains.

« Vive le général ! »

Ce dernier, amusé de sa pétulance, lui adressa un geste amical de la main, puis revenant à Tibérade :

« Nous partons ce soir pour Marseille, train de 9 h. 20.



L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

D'un pas rapide le voyageur s'élança vers l'avant de la voiture et disparut.

(P. 444, col. 3.)

n'avons échappé jusqu'ici que par miracle, se multiplient autour de ma fille et de moi. Je suis moralement sûr que l'automobile à laquelle vous avez arraché Sika était dirigée par la volonté du Samouraï !

— Mais alors, c'est un assassin ? rugit Tibérade.

— Non.

— Comment non ?

— C'est un noble guerrier. Au Japon nous ne voyons pas les choses du même œil que vous autres, Français.

— Ma foi, déclara Emmie, sans façon, je préfère notre œil. »

Puis conciliante



— Ce soir, diable?..  
— Des valises suffisent. Nous achèterons le nécessaire en route.

— Très cher.

— Peu importe. Prenez ceci. »

Le Japonais tendait à son interlocuteur un portefeuille gonflé de billets de banque.

Et comme le jeune homme marquait une hésitation, Uko reprit :

« Vous sauvez la fortune de ma fille. Il est juste que je vous défraie de tout. De plus, nous ne devons pas nous connaître; il faut donc que vous puissiez, sur un simple avis, solder les dépenses imprévues. »

L'argument décida Tibérade. Le portefeuille passa de la main de son interlocuteur dans les siennes. Le Japonais se leva aussitôt :

« Et maintenant, monsieur Tibérade, je crois que nous aurons lieu de nous réjouir de notre entente; seulement le temps nous presse, je vais vous dire adieu... ou plutôt au revoir au train de 9 h. 20. Nous ne nous connaissons pas en apparence, mais nous nous verrons. »

Sika s'était levée en même temps que son père.

Elle tendit à Tibérade sa main fine en murmurant avec un léger tremblement dont il ne pouvait deviner la cause :

« Merci, monsieur. Croyez à ma gratitude. »

Elle se dirigea vers la porte, laissant le jeune homme délicieusement impressionné par ces paroles.

Le général la suivit.

Ils sortirent.

Et comme Marcel demeurait sur le palier, appuyé à la rampe, cherchant à apercevoir encore la fine silhouette de Sika, Emmie vint s'accouder auprès de lui.

« Hein, fit-elle entre ses dents; cette fois, tu as une bonne place : porte-pantalon d'un général. »

Il se tourna vers elle.

« Bien payé, l'emploi. »

— Oh ! tu sais, je ne plaisante pas... Je crois que tu tiens la fortune... »

Elle prit un temps avant d'achever :

« La fortune et la tendresse. »

— Emmie, » murmura-t-il d'un ton de reproche.

La fillette l'interrompit :

« Oh ! elle est jolie, jolie... ton goût est indiscutable. Si je parle de cela, c'est qu'il m'a semblé... »

— Il t'a semblé quoi ?

— Que M<sup>lle</sup> Sika a une reconnaissance infinie pour son sauveur. Tu as sauvé toute sa personne; elle pourrait bien t'offrir une petite commission, sa main, par exemple.

— Oh ! balbutia-t-il, tais-toi ! »

Cependant le général Uko et sa fille avaient gagné la rue.

« Allons au télégraphe, proposa l'officier. »

— Au télégraphe ?

— Oui. Je pense que tous les accidents qui nous assaillent depuis quatre jours sont dus à un espion.

— Tu crois, père ?

— Et un espion qui a ses entrées à l'ambassade japonaise.

— Ceci paraît probable. Mais quel rapport le télégraphe a-t-il avec cette éventualité ?

— Un rapport direct, ma chérie. Il va me permettre de renseigner le curieux, de façon à nous assurer un peu plus de sécurité.

— Je ne saisis pas.

— Suis moi et tout te deviendra clair. »

Au bureau le plus proche, Uko rédigea la dépêche suivante :

« Monsieur Arakiri »

« Attaché à l'ambassade du Japon. »

« Je pars ce soir pour Marseille suivant ordres reçus. J'ai trouvé une combinaison heureuse pour l'objet en question. Il me suit sans être avec moi. »

« GÉNÉRAL UKO. »

Et à Sika qui lisait par-dessus son épaule :

« Tu comprends maintenant : notre ennemi cherchera le maudit vêtement en dehors de nous. Peut-être ainsi nous laissera-t-il dormir tranquillement. »

Elle hocha la tête, en personne peu convaincue, mais elle ne répliqua point.

Tous deux, arrêtant une voiture, se firent conduire à leur hôtel, afin de procéder à leurs ultimes préparatifs de départ.

### Chapitre III

#### EMMIE CONTRE MIDOULET

Le rapide Côte d'Azur file dans la nuit noire ainsi qu'un bolide parcourant un tunnel d'ombre.

Emmie et Marcel ont dîné dans le wagon-restaurant. Ils ont quelque peu causé de leur nouvelle et bizarre situation, du général, de Sika qu'ils ont entrevus au départ, à la gare de Lyon, mais qu'ils ont feint de ne pas connaître.

Ce sujet épuisé, ils avaient senti la fatigue de la journée si fertile en péripéties, et ils avaient réintégré leurs compartiments-lits, car ils voyageaient dans une de ces voitures luxueuses que la compagnie des wagons-lits met à la disposition des riches clients des trains de luxe.

Deux cabines, séparées par une cloison, percée d'une porte de communication, leur avaient été affectées. Ces compartiments, que l'on peut à volonté réunir ou rendre indépendants, avaient chacun une sortie sur le couloir.

Les cousins se donnèrent le bonsoir, firent la communication et s'étendirent sur la couchette qui permet de dormir dans le train rapide aussi commodément que dans son logis.

On avait quitté Paris à 9 h. 20. Vers minuit, Emmie se réveilla.

Était-ce le mouvement du wagon, ou l'énerverement consécutif de la journée ? la fillette ne trancha pas la question. Elle se déclara simplement qu'elle ne se sentait aucune velléité de reprendre son somme.

Oui, mais que faire ?

A minuit, elle ne pouvait songer à imposer à son cousin l'ennui de la conversation.

Il dormait, lui. Elle écouta à la porte. Aucun bruit. Il fallait le laisser se reposer.

« Bon, se dit-elle. Un tour dans les couloirs, me calmera les nerfs, et je serai heureuse de me recoucher. »

Sur ce, elle ouvrit doucement la porte du couloir et se glissa dehors. Tout était silencieux. Les lampes, voilées par les velums de nuit, ne répandaient qu'une clarté incertaine. Le train filant à grande allure à travers la campagne projetait la promeneuse d'une paroi à l'autre. Elle s'obstina, poussée en avant par une pensée obscure, gagna le fond du couloir, franchit le soufflet et passa dans le wagon suivant. Le même silence y régnait. Ici, comme dans le véhicule que venait de quitter la fillette, tous les voyageurs dormaient.

« Le général et Sika doivent être installés là ! se confia Emmie en s'arrêtant... Oui 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> portes; celle-ci au papa, celle-là à la fille. »

Brusquement elle interrompit son monologue : la porte n° 5 tournait lentement sur ses gonds.

« Chance, reprit-elle. Le général veille comme moi ! On pourra faire un brin de causerie. »

Déjà elle se portait en avant, mais le mouvement ne se continua pas. Une haute silhouette se dressa dans l'encadrement de la porte désignée et celle-ci se referma sans bruit, sur un personnage qui ne rappelait en rien le général Uko.

Dans la pénombre, la fillette distingua vaguement des traits anguleux, une face glabre, des yeux ardents. Il lui sembla que l'énigmatique voyageur portait sur le bras un paquet d'étoffe, tel qu'un vêtement. La vision, d'ailleurs, ne dura qu'une seconde.

L'inconnu s'était arrêté net, surpris d'apercevoir une personne devant lui, puis d'un pas rapide, courant presque, il s'élança vers l'avant de la voiture et disparut. Sans doute, il avait gagné le wagon voisin.

« Curieux ! balbutia Emmie songeuse. J'aurais parié que le 5 était le compartiment du général. Je me suis trompée, à moins que ce digne Japonais ait organisé une réception, une petite fête de nuit. »

La réflexion amena un sourire sur ses lèvres, et n'attachant aucune importance à l'incident, ses nerfs calmés lui rendant la perception de la fatigue, elle revint à son wagon, réintégra sa couchette, et cette fois tomba dans un profond sommeil.

Combien de temps dormit-elle ? Il lui eût été impossible de le dire quand elle reprit la conscience des choses. Elle se frotta énergiquement les yeux, regarda autour d'elle, étonnée de se trouver en cet endroit, si différent de sa petite chambrette de la rue Lepic; puis ses idées se clarifièrent. Le souvenir lui revint.

Dans sa pensée, les événements des dernières vingt-quatre heures défilèrent. Elle revêcut la soudaine intrusion du général dans le modeste intérieur de Marcel Tibérade, son absurde pari, sa proposition si étrange, la fortune pour la garde d'un pantalon. Quelle garde d'honneur, en vérité !

Et puis le départ.

Soudain une inquiétude s'empara d'elle. Si on l'avait oubliée dans ce train qui rou-



lait toujours avec un bourdonnement métallique !

Cela encore lui fit hausser les épaules.

Est-ce que son cousin Marcel était capable d'une aussi énorme distraction ? Evidemment on n'était pas arrivé à destination. Cependant une inquiétude inexplicable continua de peser sur elle, si bien qu'elle se dressa d'abord sur sa couchette, puis se leva, et pour la seconde fois, s'aventura dans le couloir aussi désert, aussi silencieux que lors de sa promenade antérieure. Un instant, elle s'occupa à regarder à travers les vitres. Le paysage maintenant apparaissait confusément sous les lueurs imprécises de l'aube. Peu à peu, les détails se précisaient ; les champs, les bois, tout à l'heure plaqués dans un même plan d'ombre, prenaient leur relief du jour.

Alors, nouvelle question. Combien de temps allait-on encore rouler ainsi ?

Des pas glissent derrière elle. Elle se retourne et a un mouvement joyeux.

Un surveillant des wagons-lits parcourt le couloir.

Elle l'arrête :

« Pardon. Serons-nous bientôt à Marseille ? »

— Nous entrerons en gare dans dix minutes, mademoiselle.

— Parfait ! Mille fois merci. »

Et l'employé continuant sa tournée, elle court tambouriner à la porte de son cousin.

« Marcel ! Marcel ! Dans dix minutes, on est à Marseille ; hé, pitchoun, réveille-toi pour voir la Canebière. »

Au bruit, une voix où l'on sent l'hésitation du sommeil gronde :

« Qui diable fait ce vacarme ? »

— Ce n'est pas un diable, c'est ta charmante cousine Emmie, riposte la fillette en se pâmant.

— Mais enfin qu'arrive-t-il ?

— C'est nous qui arrivons !

— Où ? à Marseille ?

— Tu l'as dit, cousin. Cependant, je ne suis pas fière de ta perspicacité, enfin dépêche-toi. Tu n'as que quelques minutes. »

Et elle-même, s'enfermant dans son compartiment, procéda à une toilette rapide boucla sa valise, et se retrouva dans le couloir avec son cousin Marcel, au moment où, dans un grand bruit de ferraille, le rapide, entrant sous le hall de la gare Saint-Charles, à Marseille.

A peine descendus sur le quai, un attroupement attira leur attention. Des voyageurs se pressaient devant l'un des wagons de tête, d'où partaient des cris, des jurons, où le nom de Bouddha, peu accoutumé à résonner sur des lèvres françaises, se mêlaient aux syllabes d'une langue inconnue.

« Je ne sais pas ce qu'il dit, s'exclama Emmie, mais je jurerais que c'est la voix du général. »

Tibérade s'empessa de questionner ses voisins.

« Que se passe-t-il donc ? »

— Oh ! une chose tordante, répondit l'interpellé en riant. Un monsieur à qui l'on a voulu jouer un tour sans doute. On l'a débarrassé de son pantalon.

— Comment ?...

— Il dormait comme tout le monde, n'est-ce pas ; je dis tout le monde en exceptant celui qui a subtilisé l'objet

— Hein ? murmura Emmie. Ça été un éclair de génie que de te confier le pantalon du pari.

— Tu penses donc que c'est encore là un coup de son adversaire ?

— Naturellement. »

Puis, soudain, la lumière se faisant en son cerveau, la fillette reprit :

« Oh ! mais c'est trop fort. »

— Qu'est-ce qui est fort ?

— J'aurais pu faire arrêter le voleur.

— Toi ?

— Moi en personne, car je l'ai vu cette nuit, vu comme je te vois en ce moment.

— Dans ton compartiment ?

— Eh non ! Dans le couloir.

— Ah ça, que me chantes-tu... Tu étais dans le couloir cette nuit ?

— Mais oui, un petit tour de promenade entre deux sommes. Or, arrivée près du compartiment du général, j'en ai vu sortir un homme qui n'était pas le général et qui m'a paru grand, sec, le visage rasé. Et ce gailard portait sur le bras une chose en étoffe, le pantalon disparu probablement. »

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

## UN ÉTAT DISPUTÉ

### Tripoli de Barbarie

J'ai eu le plaisir de donner aux lecteurs du *Journal des Voyages* la primeur des récits de mes missions en Tripolitaine. Ce pays inconnu va subir une transformation heureuse sous le protectorat italien, mais au grand détriment du pittoresque et de la couleur locale. Hâtons nous de jeter nos regards de voyageurs sur cet habitat et ces indigènes si curieux qui vont tomber dans la banalité européenne de l'Algérie, de la Tunisie et de l'Égypte.

Déjà les beaux remparts de Tripoli qui tapaient leur badigeon de chaux vive dans l'azur intense de la rade sont tombés pour faire place à un vilain quai tortueux, mettant à découvert les quelques maisons européennes qui déparaient et déparaient la ville. Ces jours-ci, la picturale forteresse médiévale où résidait le vali (gouverneur turc) a été déchiquetée par les obus de l'escadre de Victor-Emmanuel II. A l'autre extrémité du féérique panorama, le phare a disparu de l'ancienne Casbah, où il se dressait comme une bougie sur un chandelier.

Cet œuvre brutale du canon était une manifestation indispensable pour l'agresseur, qui a respecté les autres quartiers de la Cité. Les Italiens ne s'en sont pris qu'aux abris officiels des Turcs. Bâtisses construites par les Espagnols de Charles-Quint lorsqu'ils y installèrent les chevaliers de Malte. Tout ce qui est vraiment arabe, les mosquées, les établissements occupés par les consulats, les monuments publics et les maisons privées ont été épargnées.

La grande mosquée surtout devait rester indemne dans cette ville de musulmans fanatiques. Nul infidèle ne peut pénétrer à l'intérieur, car les temples de Mahomet lui sont rigoureusement fermés, comme à Tunis, alors que tout le monde peut entrer dans ceux de

Constantinople. Il suffit qu'un seul Roumi ait violé une mosquée pour qu'elle soit disqualifiée par les fidèles et, dès lors, on la laisse dans le domaine public. C'est le cas de celle de Kairouan : nos troupes y étaient entrées lors de la prise de la ville, les étrangers y pénétrèrent comme ils veulent depuis cette époque.

A Tripoli, le chrétien ou le juif qui aurait osé franchir le seuil d'une maison d'Allah aurait été écharpé sur place. Elle a été pourtant violée une fois, la grande mosquée, mais en grand secret et j'en ai été le seul témoin. Bravement, une jeune Anglaise, la fille du consul général britannique, a profité d'une belle matinée de l'année 1900 pour traverser la nef et grimper jusqu'au sommet du minaret, tandis que le gardien s'était absenté. Sans la moindre émotion, elle a braqué son kodak dans la solitude des colonnades, alors qu'elle risquait de tomber sous le poignard d'un fanatique. Le fanatisme est si violent que, quelques jours après cette prouesse de M<sup>lle</sup> Iago, la comtesse Mancinelli, femme du consul italien de Benghazi, manquait de tomber sous la lame d'un soldat ottoman, tandis qu'elle se promenait avec nous tous aux environs de la ville. Si la roue de la voiture n'avait pas renversé l'assassin au moment où il levait le bras, la jeune femme était perdue.

Que les fidèles du Coran continuent, s'ils veulent, à croire que jamais une chrétienne n'a violé leur mosquée principale, c'est affaire à eux. Mais l'ombre de Dragut a dû tressaillir, car c'est là que repose dans son dernier sommeil le célèbre amiral turc, qui périt à l'assaut de La Valette, capitale de Malte, défendue vaillamment par ses chevaliers.

Plus nombreux désormais seront les Français qui recevront l'hospitalité chez leur consul dont la résidence est la plus spacieuse et la plus belle maison de Tripoli. Dans la cour, toute en marbre, les cawas rendent les honneurs, fièrement redressés dans leur brillant uniforme de turcos dont la bouffante culotte serait rouge. Ces gardes d'honneur de notre représentant sont des Fezzanais d'un noir outré, dont le chef, Mohammed, jouit d'un grand prestige parmi ses coreligionnaires. Je l'ai vu, dans une procession musulmane, sauver par son ascendant un malheureux curieux juif qu'on voulait mettre en morceaux. Quelle différence entre ces nègres, propres, tirés à quatre épingles, et les serviteurs des particuliers, sales, dépenaillés.

Ces derniers, un panier à la main, flânent dans le marché, discutant pendant des heures sur les prix des denrées qu'ils tournent et retournent cent fois avant de rien acheter. C'est un vacarme de voix aigres, devant les innombrables petites boutiques dont tous les stocks ne s'élèvent souvent pas à la valeur de cent sous.

Ce ne sont pas les soldats turcs qui compenseraient la sordidité multicolore et très pittoresque de cette foule. J'ai rarement vu un de leurs dolmans ou une de leurs culottes qui conservât une couleur définie, dans ces innombrables rapiécages. Alors que leurs camarades de Constantinople sont richement vêtus, ces militaires très braves, exilés en Afrique, sont la risée du passant.

Tout à Tripoli a un caractère spécial et les voyageurs qui ont visité bien d'autres villes d'Orient sont unanimes à le proclamer. Que diraient-ils s'ils avaient parcouru l'intérieur du pays comme je suis le seul à l'avoir fait pendant dix années !

A mesure que les événements actuels le nécessiteront, nous conduirons nos lecteurs à travers ces sables et ces montagnes où l'étonnement saisit à chaque pas.

H. DE MATHUSIEUX.





## TRIPOLI DE BARBARIE

1. La cour du consulat de France. — 2. Groupe de serviteurs tripolitains. — 3. Le phare et les fortifications de l'ancienne Casbah. — 4. Marché extérieur de Tripoli. — 5. Troupes turques à la douane attendant le débarquement d'un nouveau pacha. — 6. La Grande Mosquée.





LA CHASSE AUX AIGLES EN MONGOLIE

Les pourvoyeurs d'aigles partent en troupe ayant chacun sur l'épaule un bâton sur lequel est cramponné un « barkout » ou aigle apprivoisé qui servira inconsciemment à attirer ses frères du désert dans le piège qui leur sera tendu.



Les faux frères aîlés

## La Chasse aux Aigles en Mongolie

Les Chinois, ou plus exactement les Mongols et les Mandchoux (car c'est surtout au Nord de la Chine qu'on est chasseur), ont de tout temps pratiqué la chasse; mais c'est surtout sous l'empereur Kanghi, le Louis XIV chinois, que cet exercice était en vogue, car l'empereur lui-même était un ardent poursuiveur de gibier de toute sorte.

Il chassait volontiers au faucon, et souvent aussi poursuivait, de ses flèches acérées, les cerfs, voire même les faisans et les canards dont il faisait grand massacre. Dans le pays des Or-tous, il s'amusaient quelquefois à tirer les ailes des pêcheurs qui vivent le long des bords du fleuve jaune.

L'aigle d'or ou barkout était souvent apprivoisé pour être ensuite lancé comme chasseur, et, d'ailleurs les Mongols, encore actuellement, se servent de cet oiseau pour prendre du gibier, surtout pour chasser le chevreuil. Quand ils aperçoivent un de ces derniers, ils enlèvent le capuchon qui couvre la tête du barkout; en un instant celui-ci s'élève en l'air à une hauteur considérable, s'arrête une minute en se soutenant de ses ailes, puis fond en ligne droite sur sa proie, avec une vitesse telle que c'est à peine si on peut le suivre des yeux. Il frappe alors le chevreuil sur le sommet de la tête et le tue net, ou bien il lui enfonce ses serres dans le foie qu'il déchire.

Mais une chasse qui se pratique encore à l'heure actuelle et qui est particulière à la Mongolie, c'est la chasse à l'aigle sauvage au moyen de l'aigle apprivoisé.

Nous savons tous combien en Chine on se sert d'éventails, c'est un instrument indispensable à tout Chinois qui se respecte. On en fabrique avec toutes sortes de plumes d'oiseaux, et les plus recherchés et les plus chers sont ceux qui se font précisément avec les plumes du barkout ou aigle de Mongolie dont je viens de parler.

Un peu avant l'hiver, et lorsque les froids terribles n'ont pas encore commencé à se faire sentir, c'est-à-dire vers la fin de notre mois de septembre, les fabricants d'éventails envoient leurs pourvoyeurs par troupes considérables dans les plaines de Mongolie, pour faire leur provision de plumes, c'est-à-dire pour prendre des aigles. Ils partent par troupes, un bâton sur l'épaule; au bâton est attaché leur petit paquet contenant quelques vêtements et quelques ustensiles nécessaires, et sur le bâton un barkout apprivoisé se tient solidement cramponné. La caravane part ainsi à la queue leu leu et couvre des kilomètres avant d'atteindre le lieu de chasse.

Arrivés là, les chasseurs préparent des emplacements, étendent des filets et fixent solidement par une patte leurs aigles apprivoisés autour desquels ils sèment une quantité de poissons secs, en ayant soin d'en mettre un à leur portée. Les aigles apprivoisés, qui ont préalablement jeûné, se jettent sur l'appât et leurs frères du désert, les voyant faire si bonne chère, se précipitent à leur tour sur les keng yu (keng, sec; yu, poisson). Alors le chasseur, dissimulé à quelques centaines de mètres, tire vivement un cordon, le filet se ferme et les aigles sauvages sont pris sans avoir eu le temps de se méfier du stratagème.

Rapportés chez le fabricant d'éventails, les aigles sont dépouillés; et les plumes sont clas-

sées suivant leur valeur; car, bien entendu, toutes les plumes n'ont pas la même qualité et ne se vendent pas aussi cher. On les divise généralement ainsi : plumes noires, blanches vers le milieu, ou kié pé;

Plumes blanches mélangées de taches noires, ou tche ma;

Plumes moitié blanches et moitié noires, ou tching.

Les premières sont les plus cotées et un éventail ainsi fabriqué vaut jusqu'à cinquante taels, soit environ deux cents francs; les secondes ont une valeur moindre, mais valent encore une centaine de francs l'éventail; quant aux troisièmes, elles sont méprisées par les élégantes et un petit bourgeois peut s'offrir un éventail en plumes de barkout pour quelque vingt francs. Ce n'est pas la qualité supérieure, mais il peut toujours se vanter d'avoir un éventail en plumes d'aigle de Mongolie.

JOSEPH DAUTREMER.

### LES CHAMPIONS PACIFIQUES

#### Exploits de Joueurs d'échecs

Au mois de septembre dernier, les journaux ont à peine consacré cinq lignes à l'exploit tout à fait remarquable d'un champion du jeu d'échecs, qui a pourtant fait sensation parmi les amateurs du monde entier.

A Rotterdam, le joueur Capablanca réussissait en effet à gagner en quelques soirées 125 parties sur 133. Jouant une vingtaine de parties à la fois, il se promenait devant les tables où vingt amateurs des plus réputés parmi les joueurs fameux en Hollande essayaient de le faire échec et mat. Fumant cigare sur cigare, M. Capablanca ne s'attardait jamais longtemps devant chaque table, tant sa décision est prompt et sa mémoire fidèle. Ce n'est pas une petite affaire en effet que de se rappeler le coup savant combiné une demi-heure auparavant quand dix-neuf jeux tous différents ont depuis occupé votre attention.

Les huit joueurs hollandais qui triomphèrent de M. Capablanca ne sont pas remplis d'un mince orgueil, on le comprendra sans peine.

Bien que le vieux et noble jeu d'échecs soit un peu tombé en désuétude chez nous, il existe en Australie un jeune champion français qui fait beaucoup parler de lui aux antipodes. Agé de douze ans seulement, ce joueur précoce tint tête dernièrement pendant près de 20 heures au plus fameux joueur australien. La partie se termina sans victoire, uniquement parce que les joueurs, de force égale, se sentaient trop fatigués pour continuer.

Tel ne fut pas le cas de deux amateurs absolument enragés qui se trouvaient à bord de deux paquebots différents en plein Atlantique il y a quatre ans.

Venant de New-York à Liverpool, un Américain réputé par sa force aux échecs apprit qu'un joueur anglais bien connu suivait la même ligne sur un autre navire. Belle occasion de se mesurer, mais comme 50 milles au moins séparaient les deux antagonistes, c'est à l'aide de la télégraphie sans fil que la partie se disputa. Elle dura quatre jours. Chaque joueur avait devant lui un jeu complet. Un témoin de bonne volonté déplaçait les pièces du joueur absent à mesure qu'arrivaient les marconigrammes.

L'Anglais fut vainqueur. Il peut se vanter d'avoir gagné la plus originale partie d'échecs qui se soit jamais disputée.

Cyrille VALDI.

### LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

## Au-dessus du Continent Noir

Par le

Capitaine DANRIT

(Commandant DRIANT)

000

Le territoire du Tchad, dans le Sud du Ouadaï. Le capitaine Frisch, Alsacien, dirige l'avant-garde du colonel Magnien, 350 hommes et deux canons. Soudain un noir apporte au capitaine ce message : « Je ne t'ai pas oublié. Prends garde à Oswald et aux tamarix ! » OURIDA. »

Oswald Ruchlos est un ancien légionnaire qui avait rengagé pour l'une des dernières campagnes du Tchad. Il était brutal et suspect. Au siège d'Ouanyanga il avait voulu faire sa captive de la jeune Ourida, fille de notre ennemi, le caïd Hellal. Frisch l'avait délivrée, et Ruchlos, ayant voulu le tuer, avait été condamné à mort. Evadé, il s'était enfui parmi nos ennemis où il était devenu le Cheikh el Qaci (le cheikh cruel). L'avertissement était sérieux. Il faut donc se préparer.

### CHAPITRE II

OSWALD LE RENÉGAT (Suite.)

UN instant encore le capitaine resta là, respirant l'odeur d'ambre, relisant les caractères arabes, ceux surtout qui signifiaient : « Je ne t'ai pas oublié. »

Lui non plus ne l'avait pas oubliée ! Était-elle jolie et originale, avec ces passages sans transition d'une gaminerie toute enfantine à une gravité hiératique qui la faisait ressembler à quelque divinité hindoue !

Elle avait ensoleillé les quinze jours qu'elle avait passés au milieu des ruines d'Ouanyanga, et, quand elle était partie, quand la cage s'était ouverte pour laisser s'envoler l'oiseau gracieux et léger, Frisch n'avait pas su définir au juste ce qu'il éprouvait. Ourida n'était qu'une enfant, mais le cœur du jeune homme s'était serré quand, fixant sur lui son regard embué de mélancolie, elle avait dit en le quittant :

« Tu as été bon et doux à sa peine : Ourida ne t'oubliera jamais. »

Quelle singulière aventure ! voilà que ce petit rayon qui avait illuminé quelques jours de sa vie aventureuse jetait de nouveau sa clarté, voilà que l'enfant devenue femme allait réapparaître; elle était là, aux environs, tout près peut-être.

Et il y avait danger...

Danger ! A cette pensée, le soldat se reprit brusquement.

Il y avait danger pour sa troupe, et il laissait son esprit divaguer, alors que de son initiative et de la rapidité de ses décisions dépendait le sort du petit détachement confié à sa garde.

Il secoua sa rêverie, se leva, réveilla Bellanger, le petit lieutenant d'artillerie, et lui fit mettre les deux canons en position face à l'Est : il ne s'éloigna qu'après avoir vu les artilleurs enveloppés dans



leurs couvertures se coucher à côté de leurs pièces.

Il parcourut ensuite le bivouac en tous sens, refit une ronde, répondit à l'appel des sentinelles par le mot de ralliement, s'arrêta, écouta...

Tout était tranquille : pas une rumeur, pas une lueur au loin; rien surtout du côté de ce bois de tamarix vers lequel se tendait obstinément son regard, cherchant à percevoir l'obscurité.

Il revint au convoi, prêta encore un instant l'oreille sur le seuil de sa tente.

Un mulet tirait sur sa corde; à quelques pas, un feu de lentisques achevait de se consumer; une saute de vent en éparpilla les cendres...

Au loin une hyène jeta sa plainte lugubre et des chacals y répondirent par des aboiements semblables à des pleurs d'enfants.

Frisch tira sa montre; il allait être minuit : s'il y avait attaque, ce ne serait sans doute pas pour cette nuit trop obscure pour permettre aux Snoussia de combiner leurs assauts sur plusieurs faces à la fois.

Et, presque rassuré, la main à la portée de son revolver, l'officier se jeta tout habillé sur son lit.

Il était plongé dans un sommeil profond, lorsque le lieutenant Deresne fit irruption dans sa tente.

— Alerte, mon capitaine, alerte ! fit-il d'une voix qu'il essayait d'affermir... les tamarix ont changé de place !...

### CHAPITRE III

#### L'ENVELOPPEMENT

Tout habitué qu'il fût à ces brusques réveils, Frisch resta un instant dressé sur son séant, sans comprendre.

— Les tamarix ont changé de place, mon capitaine.

Cette phrase, répétée par Deresne, le réveilla tout à fait : elle prenait, après l'avertissement d'Ourida, un sens redoutable, et, jetant son revolver en bandoulière, il se précipita hors de la tente, suivi du lieutenant.

Le jour pointait : ils se hâtèrent vers la face où les deux pièces avaient été mises en position la veille : déjà, le lieutenant d'artillerie, près de l'une d'elles, sa jumelle à la main, fouillait l'horizon; ses hommes étaient sur pied et, caissons ouverts, attendaient des ordres.

— Eh bien ? interrogea le capitaine.

— Tenez ! remarquez la différence du paysage d'aujourd'hui avec celui d'hier, fit Deresne le bras étendu : tout le rideau de tamarix qui était sur l'autre rive de l'oued est maintenant de ce côté...

— Vous êtes sûr qu'ils n'étaient pas là où nous les voyons ?

— Absolument sûr; j'ai poussé jusqu'à l'oued pendant qu'on dressait le bivouac et je suis certain de ce que j'ai vu. L'aspect de ce petit bois a changé.

— Mais alors, fit le capitaine maintenant convaincu, il n'est que temps de donner l'alerte.

— C'est fait, mon capitaine, j'ai réveillé les sous-officiers et les ai prévenus de ras-

sembler leur monde sans sonnerie et dans le plus profond silence. Tenez, voilà nos hommes qui prennent position...

En effet, les tirailleurs se glissaient hors des tentes, couraient aux faisceaux par petits groupes, les rompaient et se mettaient successivement à genoux derrière les lignes de buissons épineux disposés de façon à ce que, même de nuit, ils pussent reconnaître sans hésiter leurs emplacements de combat.

A défaut de cette précaution, on eût risqué, dans le désordre d'une surprise de nuit, de voir les défenseurs se tirer les uns sur les autres.

Barka avait rejoint le capitaine : celui-ci l'envoya chercher sa jumelle qu'il avait oubliée dans sa tente.

— Ce qui me rend perplexe, murmura-t-il, c'est que l'ennemi semble attendre le plein jour pour donner son assaut. Ce n'est pas son habitude; il devrait être sur nous depuis une heure déjà. Ces gaillards-là attaquent toujours avant l'aube.

— C'est, assurément, qu'il attend un signal ou qu'une attaque combinée se dessine, répondit le lieutenant d'artillerie. Il faut, par conséquent, veiller attentivement sur les autres faces.

Les officiers venaient prendre les ordres du capitaine : le lieutenant du Bouchet, un petit brun tout en nerfs, dont c'était la première colonne dans cette région, mais qui avait déjà à son actif une campagne au Tonkin contre l'insaisissable De Tham; le lieutenant Dubrac, des spahis, un Parisien que sa famille avait expédié en Afrique pour y faire peau neuve et l'arrêter dans la voie des dettes et du jeu; Nadir, aussi, l'interprète, au type berbère, à la peau basanée...

— Faut-il pousser une reconnaissance, mon capitaine ? mes spahis sont là, prêts à monter à cheval, demanda Dubrac.

— Non pas, fit le capitaine, qui examinait attentivement l'horizon : personne en avant, cela gênerait le tir. Plus tard, nous verrons : restez avec moi... Quant à vous, Messieurs, à vos sections.

La deuxième compagnie était commandée par le capitaine Fleury-Guaglino, de l'armée coloniale, un peu moins ancien que Frisch, un marsouin de pure race : il arriva la canne à la main :

— Que me dit-on ? interrogea-t-il, ils avancent derrière ces buissons ?

— Dites que ce sont les buissons eux-mêmes qui avancent, répondit Frisch en continuant d'observer avec sa jumelle. Je viens de constater un léger mouvement sur la gauche qui ne laisse aucun doute.

— Alors ?

— Les ordres restent les mêmes; gardez deux sections en réserve, et, sur les faces non attaquées, ne laissez pas détourner votre attention par le feu ouvert sur les autres...

— Ils avancent, fit le lieutenant d'artillerie; je distingue nettement certains mouvements aux ailes : allons-nous les attendre plus longtemps sans tirer, mon capitaine ?

— Patience, mon cher, vous connaissez le prix d'un coup de canon dans ce pays... pointez vos pièces sur le bois !

— C'est fait; mes deux premiers obus y arriveront en plein.

— Quels projectiles ?

— A la mélinite.

— Vous avez bien fait... Attention... tenez-vous prêt !

— A vos ordres.

Un instant encore, le capitaine observa l'étrange décor qui, à un kilomètre de là tout au plus, achevait de se brosser. Le ciel commençait à se dorer, à l'Est, des teintes merveilleuses de l'aurore; une bande vaporeuse de nuages s'étirait à l'horizon, et les dunes, vers le Sud, s'ourlaient insensiblement de rose. Sous cette lumière atténuée, la ligne immense des montagnes lointaines se précisait; les sommets tourmentés se coloraient de mauve et l'immense plaine se piquait çà et là d'arbustes rabougris sortis de l'ombre.

Plus près, le rideau mouvant se dressait, moucheté de la tache blanche de quelques burnous, qu'on ne pouvait distinguer, à travers le feuillage, qu'à l'aide de la jumelle. En prenant des points de repère, on voyait des rameaux verts s'incliner comme au souffle d'une imperceptible brise, puis s'immobiliser soudain.

C'était la ruse de guerre, si vieille déjà, des Berbères et des bandits du Çahra qui progressent insensiblement, derrière un écran de verdure, pour surprendre les sentinelles.

Cette fois, les Snoussia opéraient en grand.

Vraiment, l'heure était angoissante : il fallait tout le sang-froid dont avaient fait ample provision ces chefs et ces soldats au cours de leurs longues guerres africaines, pour permettre à ce rempart animé d'approcher sans le cribler de balles.

Combien étaient-ils d'assaillants derrière ces branches ? N'y avait-il que des fantassins ? des cavaliers n'étaient-ils pas prêts à surgir des pentes adoucies de l'oued ? Qu'attendait l'ennemi pour avancer ou pour se découvrir ?

La voix de Frisch s'éleva, calme et grave :

— Vous êtes prêt, Bellanger ?

— Oui, mon capitaine.

— Alors, les deux premiers coups de chaque pièce à la mélinite, les suivants à balles. Pas de gaspillage... Dès que vous le pourrez sans inconvénient, laissez intervenir les mitrailleuses... Vous êtes paré, du Bouchet, avec vos mitrailleuses ?

— Le doigt sur la détente, mon capitaine !

— Alors, allons-y, Bellanger !

— Feu !

Mot magique qui déclanche la bataille !

Il éclata comme un coup de foudre dans le silence, et deux détonations se confondirent en une seule. Les jets de flamme vomis par les pièces s'épanouirent en une masse floconneuse de fumée blanche derrière laquelle la ligne des tamarix disparut un instant, puis deux explosions sourdes se firent entendre presque simultanément



au loin : les projectiles venaient d'éclater, et Bellanger, qui s'était placé sur le côté afin de mieux observer, signala :

— Les voilà... Attention ! feu par pièce ! Dans le tas !

— A vous, Duquesnel !

Le maréchal des logis désigné leva le bras ; deux nouveaux coups partirent à court intervalle et, soudain, une brise légère ayant chassé la fumée vers la gauche, l'ennemi apparut.

Les tamarix s'étaient abattus tous ensemble, comme par magie, et à leur place avait bondi une horde de démons : cavaliers et fantassins mêlés, les Snous-sia se ruaient à l'assaut de la colonne française, suivis des batteurs de tam-tam qui scandaient de leur contretemps les cris frénétiques des guerriers.

— A vous, les mitrailleuses ! prononça la voix claire du capitaine Fleury.

Aussitôt le crépitement des redoutables engins se mêla aux sourdes détonations des pièces : une nappe de balles se répandit sur la foule hurlante qui se précipitait... elle oscilla ; les premiers rangs s'écroulèrent tout d'un bloc, comme un mur ; des chevaux sans maître continuèrent de charger, la crinière au vent.

— Plus bas ! ordonna le lieutenant commandant des mitrailleuses.

Et, comme il faisait cette recommandation si nécessaire à la guerre, où tant de coups, trop hauts, passent inoffensifs au-dessus des têtes, alors que les coups bas fournissent des ricochets souvent efficaces, la ligne des tirailleurs à genoux commença de tirer.

Cela dura quelques minutes à peine.

Brisée en dix endroits, la colonne assaillante flotta, indécise.

Puis elle s'arrêta ; des cavaliers tournèrent bride, des fantassins suivirent, et les burnous soulevés des fuyards semblèrent de grandes ailes qu'ils agitaient pour précipiter leur course.

Enfin le terrain apparut couvert de blessés et de morts, au milieu desquels des chevaux, le ventre ouvert ou les membres brisés, faisaient jaillir le sable dans leurs ruades d'agonie.

Alors, les canons se turent ; mais la fusillade continua, car une centaine de fanatiques, avides du corps à corps, avançaient en poussant des cris de brutes fauves.

Instinctivement, ils s'étaient groupés : ce fut leur perte, car une mitrailleuse, dirigeant sur eux l'éventail de sa gerbe, en jeta las les trois quarts avant qu'ils eussent atteint le fragile rempart d'épines qui entourait le camp. Seuls, quelques cavaliers parvinrent jusqu'aux sections, déchargèrent leurs fusils à bout portant et disparurent emportés par leurs montures dans un galop effréné, mais non sans laisser der-

— Ah ! ah ! ces moricauds qui croyaient nous surprendre avec leurs vieux trucs d'Algérie !

— Ce n'est pas à de vieux singes comme nous que ces sofas apprendront à faire la grimace ! Non ! mais regardez-les... Quelle trotte !

— Et sur le terrain donc ! on dirait l'exposition du « blanc et noir »... Un vrai damier.

— Nous n'avons qu'un blessé, mon capitaine, annonça le médecin-aide-major Brun. Ce n'est pas encore aujourd'hui que vous me donnerez de la besogne.

— Blessé grièvement ? Qui est-ce ?

— Une blessure sans gravité, le bras traversé en s'éton : c'est un caporal de tirailleurs de la deuxième compagnie, Sliman ben Ali. Son pansement est déjà fait, et j'espère...

Il n'acheva pas ; une balle venait de le tuer raide, et il tombait comme une masse aux pieds du capitaine, stupéfait.

Les plaisanteries se firent sur les lèvres... Des cris s'élevèrent.

— Là-bas à gauche, attention ! baissez-vous !

Sur la face opposée à celle où l'on venait de combattre, une paisse ligne noire venait d'apparaître : elle ne marchait pas, elle faisait des feux de masse... Les balles pleuvaient dans le camp, faisant sauter les cailloux et la terre, martelant les caisses de conserves, trouant les tentes, fouettant l'air d'un sifflement continu ; un mulet s'abattit, s'ébroua, et les officiers commandèrent :

— Couché ! tout le monde couché !

Sur la face menacée, la

fusillade éclata.

Le feu appelle le feu, et c'est instinctivement, sans viser, que le soldat répond ; mais un vieil adjudant mit fin à cette « tirillerie ».

— Trop loin, dit-il tranquillement en allant de l'un à l'autre des tirailleurs ; attendez qu'ils avancent.

La ligne ennemie formait maintenant un demi-cercle autour du camp ; d'autres groupes se montraient vers le Nord ; la petite troupe allait être infailliblement enveloppée.

Ses adversaires, munis de fusils à tir rapide, semblaient dressés à l'euro-péenne : et leur intention était de préparer l'attaque



AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

Quelques cavaliers déchargèrent leurs fusils et disparurent. (P. 450, col. 2.)

rière eux une nouvelle trainée de cadavres.

Les tirailleurs à leur tour dressèrent leurs armes et la voix du capitaine Frisch se fit entendre :

— Cessez le feu ! que tout le monde reste en place !

— Ne puis-je poursuivre, au moins, jusqu'à l'oued, mon capitaine ?

C'était le lieutenant de spahis qui réclamait sa part de victoire.

— Non, tout à l'heure, s'il n'en arrive pas d'autres...

Mais, déjà, la joie du succès si rapide et si facile arrachait des lazzi aux sous-officiers qui, agenouillés derrière leurs sections, faisaient recharger les magasins :



par le feu avant de se lancer à l'assaut.

Le plan des Snoussia se révélait enfin : ils avaient manœuvré hors de vue, afin de ne pas donner l'éveil, et s'étaient prolongés au Nord et à l'Ouest pour envelopper les Français.

Leur but manifeste était de les couper des forces du colonel Magnien. Les contingents qui opéraient le mouvement tournant devaient combattre par le feu, pendant qu'à l'abri des tamarix, les fractions destinées à l'assaut se prépareraient en dissimulant avec le plus grand soin leur présence.

L'initiative heureuse des Français, criblant de balles et d'obus la « troupe de choc », avait fait échouer en partie ce plan qui, pour des Arabes habitués à l'action brutale et directe, était fort bien conçu; mais la situation n'en était pas moins devenue des plus périlleuses pour la colonne. Puisque, au lieu de bandes s'offrant bénévolement aux coups de l'artillerie, on avait affaire désormais à plusieurs milliers de tireurs habilement défilés et exécutant des feux ajustés.

Sans nul doute ils rendraient la position intenable s'ils disposaient de munitions en quantité suffisante : aucun retranchement, en effet, aucune défense, de quelque sorte que ce fût, ne protégeait le faible détachement.

Le feu de l'agresseur redoubla d'intensité et un ouragan de plomb passa en grondant sur le camp : un tirailleur, couché près de Deresne, s'étant soulevé légèrement sur ses coudes, porta la main à sa gorge et se renversa sur le côté, une écume sanglante aux lèvres; puis ce fut le tour d'un sergent qu'une balle frappa en plein front.

Il était impossible de tenir plus longtemps sur ce terrain découvert, et Frisch, sans souci des projectiles qui sifflaient autour de lui, courut aux deux sections de réserve aplaties contre terre, près du convoi.

— Aux outils ! ordonna-t-il au lieutenant qui commandait le peloton : une section sur chaque face, ici et là... creusez au plus vite des tranchées...

C'était le seul parti à prendre, mais la demi-heure qui suivit fut mortelle pour Frisch qui se reprochait de n'avoir pas, à tout hasard, fait procéder à ce travail quand Deresne lui avait confié ses inquiétudes.

Fort heureusement les hommes étaient habitués à exécuter rapidement les travaux de fortification passagère et le sol sablonneux était facile à remuer.

Dès qu'un élément de tranchée était terminé, les tirailleurs s'y glissaient et les travailleurs allaient poursuivre leur besogne sur un autre tracé que Dubrac avait jalonné à l'avance.

Le courage des soldats était admirable et dans ces circonstances périlleuses ils étaient véritablement à la hauteur de leurs chefs.

(A suivre.)

✶ CAPITAINE DANRIT.  
(Commandant DRIANT.)

## Les Érudits et les Énergumènes

✶ Fakir, en langue arabe, signifie *pauvre, mendiant*. Et, en effet, le caractère principal d'un fakir est d'être un ascète mendiant.

Ils vivent sans travailler; la contemplation, l'extase, la mendicité suffisent à remplir leur vie. Ils n'ont point de famille et point d'asile : ils vont au hasard, où le destin les pousse. Ils n'ont pas de demeure, ils n'ont même pas de vêtements. Toute leur richesse se compose d'un turban, s'ils sont fils de Mahomet, d'un bâton de voyage et d'une bande d'étoffe qui entoure leur taille.

Les fakirs appartiennent à trois catégories principales : les musulmans, les civaïtes, les vichnouïtes.

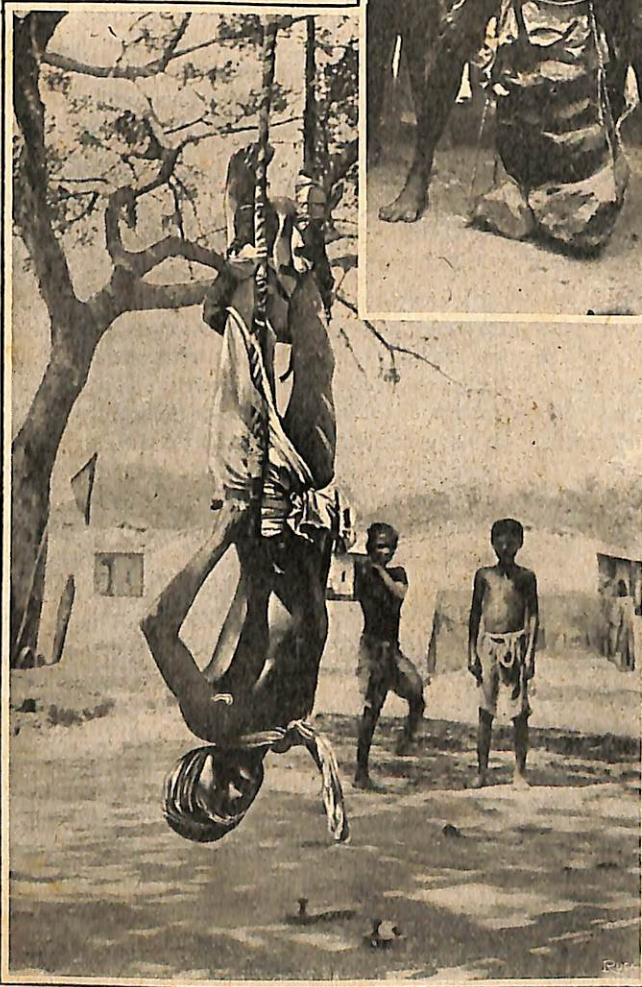
Les fakirs musulmans sont parfois de véritables derviches,

jet en exposant des problèmes théologiques, ou en récitant des poésies, ou encore en improvisant des contes d'autant plus merveilleux, rutilants et splendides, que leur auditoire est plus dénué de tous les biens de la vie.

Les fakirs vichnouïtes, ou adorateurs de Vichnou, n'appartiennent pas, on le comprend, à la religion musulmane, mais au culte brahma-



Ces deux sectateurs de Civa s'efforcent, de soulever des piles de pierres dont le poids écraserait plusieurs personnes.



LES ÉRUDITS ET LES ÉNERGUMÈNES

Ce fakir civaïte attend dans cette posture congestive l'extase et la vision du dieu.

dans l'Inde et dans la Perse, particulièrement. Ceux-là ne sont point des hommes incultes. Ils vont de village en village; et, quand ils apparaissent, le peuple s'assemble autour d'eux. Alors, ces fakirs sont acclamés et fêtés. C'est à qui les invitera à pénétrer dans sa demeure, et les fakirs paient l'hospitalité dont ils sont l'ob-

nique. Ils s'acharnent aux mortifications et s'efforcent d'attirer en eux le dieu Vichnou. Mais ils ne font pas étalage de leurs austérités, et ils les cachent aux regards de la foule.

Au contraire, les fakirs civaïtes, sectateurs de Civa qui représente dans la religion hindoue le principe de désordre et de destruction, le feu, la foudre, les nuées, font du bruit et attirent la foule. Pour les fakirs civaïtes, les places publiques et les chemins sont un théâtre où ils font de leurs austérités un spectacle bizarre et parfois répugnant.

Nous voyons ici un fakir suspendu par les pieds à la branche maîtresse d'un arbre et attendant, dans cette posture congestive, l'extase et la vision du dieu. D'autres, avec des cordes passées à leur cou, s'efforcent de soulever des piles de pierres dont le poids écraserait plusieurs hommes.

Les simples croyants s'agenouillent sur le passage des fakirs; ils leur baisent les pieds, ils se frottent contre leurs haillons; et ils attendent de là la guérison des maladies.

✶ ANDRÉ CHARMELIN.



LES MILLE ET UNE AVENTURES

## Les Coureurs

de

« Llanos »

par

HENRY LETURQUE

Au Venezuela une bande de pirates, les Rojos du chef El Rayo, veulent le trésor du riche propriétaire don Yago et ont dans ce but capturé sa nièce Carmencita et son frère Fernando. Mais ceux-ci sont délivrés par une poignée de braves gens : Gaspard de Larance, condamné jadis injustement et qu'une circonstance fortuite a fait échapper du bagne, son frère de lait Fred, l'ex-Rojo Francisco, les Indiens Jap et Angostura. Ils ont également sauvé le trésor de don Yago.

Gaspard de Larance se découvre le neveu de Fernando et devient le fiancé de Carmencita. Il faut délivrer don Yago. Les amis enlèvent le yacht gardé par une bande de Rojos et fuient avec le trésor. Mais le nouveau chef des bandits, El Tuerto, leur donne la chasse. Les fugitifs sont pris entre deux feux car une colonne de soldats réguliers appelés les « Andains » accourt à vive allure. « Señorita, déclare l'ex-Rojo Pepe, amis ou ennemis, notre sort est entre les mains de ceux qui arrivent. — Ils ne m'auront pas vivante, » déclare la jeune fille, en s'armant d'un

Reproduction et traduction réservées, voir les nos 755 à 780.

minuscule revolver. De son côté une jeune Indienne disait à son père : « Tuez-moi, je préfère la mort au déshonneur. »

## CHAPITRE XV (Suite.)

SANS répondre, le vieil Indien, sa navaja en main, se tient prêt à poignarder sa fille.

En arrière, les Rojos se sont également arrêtés. Sans chefs maintenant, surpris par cette manœuvre enveloppante, inquiets presque, ils semblent hésiter entre l'attente ou la retraite.

Les deux colonnes passent comme un ouragan à droite et à gauche du petit groupe formé par Carmencita et ses amis, les deux officiers jettent la cigarette qu'ils ont à la bouche, s'inclinent devant la jeune fille et celui de droite lance d'une voix claire ces mots terribles :

« Chargez à mort ! »

Vingt voix répètent ce commandement et deux cent cinquante hommes, hurlant comme des démons, chargent à la vitesse de trente-cinq kilomètres à l'heure les quarante Rojos fuyant déjà de tous côtés.

C'est une boucherie qui ne durera pas plus de dix minutes. Et pendant que, sans pitié, les Andains exterminent la bande d'El Rayo, le personnage au sombrero noir cercle d'or s'est approché de Carmencita.

« Señorita, » fait-il en se découvrant.

Mais la jeune fille l'a déjà reconnu, et, lui tendant la main :

« Monsieur le gouverneur, merci ! merci ! Sans vos troupes, nous allions être massacrés par les bandits ; mais, monsieur le gouverneur, comment se fait-il que... car, enfin, jusqu'à ce jour et depuis longtemps, les bandits étaient les maîtres du pays, comment se fait-il que... »

Carmencita n'ose formuler la question qui lui brûle les lèvres.

Le gouverneur comprend et sourit.

« Señorita, le Venezuela a repris sa place parmi les nations civilisées, depuis hier le régime de la terreur n'y existe plus et les divers États de la confédération ont recouvré leur autonomie. Sachant que votre oncle avait été fait prisonnier par les bandits, j'allais le délivrer, quand des coups de fusils nous ont attirés de ce côté. »

Trois hommes accourent du fleuve, Gaspard, Fred et Jap. L'ingénieur tient la tête et il arrive au moment où la jeune fille achève de présenter son oncle au gouverneur et aux officiers venus pour la saluer.

Carmencita saute de cheval, s'empresse au-devant du jeune homme, et l'entraînant vers le groupe formé par les autorités :

« Monsieur le gouverneur, messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter le comte Gaspard de Larance, mon cousin et mon fiancé.

« Attrap... »

Fred n'a pas eu le temps d'achever, qu'à son tour la jeune fille le présente comme suit :

« Notre meilleur ami, presque un frère pour mon fiancé et pour moi, c'est à lui que nous devons notre bonheur. »

Et se tournant vers le reste du groupe, Carmencita termine :

« Mes serviteurs, tous des amis dont le dévouement pour moi a été jusqu'à la mort. »

Un jeune sous-officier arrive au galop, s'arrête à cinq pas du colonel, et main droite à hauteur du sombrero :

« Mon colonel, El Rayo ne se trouve pas parmi les morts et je n'ai compté que quarante-sept cadavres, outre celui du borgne. »

Le borgne, c'était le lieutenant.

« De sorte, demande le colonel, qu'il nous manque ? »

— Le chef et trois de ses hommes, mon colonel, renseigne le sous-officier.

— Alors, il nous faut aller jusqu'à San-Felipe, où sont probablement restés les autres ; à aucun prix nous ne devons laisser de la graine de tels bandits.

« Qu'en pensez-vous, monsieur le gouverneur ? »

— Vous avez raison, colonel, approuve celui-ci, *al hierro caliente, batir de repente.*<sup>1</sup>

Mais Gaspard, muet jusqu'alors, tant son émotion est grande, déclare :

« Inutile, colonel, El Rayo a été tué en combat singulier, il y a cinq jours, par notre ami Jap. Nous étions témoins, mon ami et moi. »

Le colonel s'est incliné.

« Quant aux trois bandits, continue le

1. Il faut battre le fer quand il est chaud.

## Usages Marocains

## Un Thé à Tétouan

Le thé est, dans bien des pays, la boisson traditionnelle des réceptions mondaines et l'on peut presque dire qu'il est un adjuvant de la politesse mondiale. Au Maroc, en particulier, il n'y a pas de conversation sans une tasse de thé que, dans leur jargon mi-français, mi-marocain, les indigènes appellent « tassdétéi ».

Fait-on visite à quelque personnage respectable, ce serait lui faire injure que de ne pas accepter le thé qu'il vous offre, de même que c'est le thé qui entretient dans ce pays les bonnes relations d'amitié.

M. Gaston Vallée, qui vient d'accomplir au Maroc, de février à mai 1911, un voyage à la fois touristique et d'études agricoles, voyage qui n'a été exempt ni de difficultés ni de dangers, nous fait connaître la façon cérémonieuse dont s'offre et se prend la « tassdétéi ».

Arrivé à Tétouan, le voyageur français fut reçu par le pacha qui l'invita à prendre le thé, voulant lui témoigner ainsi de la cordialité de son accueil.

Le pacha invita son hôte à le suivre dans son salon de réception. Comme l'a raconté M. Vallée dans la « Dépêche coloniale illustrée », le protocole marocain eût exigé que les Européens laissent leurs chaussures à la porte, mais ils furent dispensés très aimablement de cette formalité et le pacha, indiquant à M. Vallée et aux Français qui l'accompagnaient les matelas recouverts de tapis qui étaient disposés autour de la pièce, les invita à y prendre place.

Naturellement, il fallait s'asseoir à l'orientale, c'est-à-dire en tailleur, position qui ne laisse pas que d'être gênante quand on n'y est pas habitué, mais il faut savoir se plier aux habitudes des pays où l'on se trouve et savoir aussi plier ses jambes selon les convenances.

Sur un signe du maître du logis, un domestique

vint déposer sur une petite table basse un immense plateau de cuivre ciselé, garni d'une quantité de tasses minuscules et de tout le matériel nécessaire à la confection du breuvage. Ce fut le secrétaire du pacha qui fut chargé du soin de cette délicate opération. Il y porta la plus grande attention ; ce fut long et minutieux. Il y goûta plusieurs fois, ajoutant tantôt du thé, tantôt de la menthe. Enfin, quand il jugea que la boisson était vraiment à point, chacun des assistants en reçut une première tasse.

Pour observer les règles du bon ton, on doit humer bruyamment et par petites gorgées cette infusion brûlante, en prenant un air recueilli. Su tout, si on l'a laissée refroidir, il faut bien se garder de la humer d'un trait ; ce serait d'un très mauvais genre.

Chacun des invités ayant vidé sa tasse, le domestique les ramasse toutes et les place sur le plateau. Une deuxième tasse de thé est alors servie selon les mêmes rites. Mais, comme les tasses ont été remises sur le plateau sans aucun ordre, on reçoit généralement celle d'un voisin ; au Maroc, on n'y regarde pas de si près.

Après avoir absorbé cette nouvelle tasse, on se recueille et les conversations cessent. Le silence n'est troublé que par de bruyantes démonstrations stomacales qui dénotent le commencement d'une heureuse digestion ; ces manifestations sont du meilleur ton et, mieux elles sont réussies, plus on passe pour un homme bien élevé.

Après une troisième tasse, le protocole est satisfait. On n'a plus qu'à se retirer. Mais il faut se lever ; on a les jambes un peu ankylosées, et il est bon de ne pas trop le laisser paraître. Dans quel pays les relations n'obligent-elles pas à quelque contrainte ?

Gustave REGELSPERGER.



jeune homme, deux ont été tués par moi à la cascade de la mort et c'est dans cette même cascade que leurs corps ont été jetés. Le troisième, mon ami lui a envoyé une balle alors qu'il rôdait, la nuit, autour d'un carbet où ma cousine était réfugiée, et vous pourriez retrouver son cadavre dans un arroyo voisin.

— Oh! alors, fait le colonel, la bande entière est bien détruite. »

Par ce mensonge, Gaspard vient de sauver Pepe et Francisco.

Et quand le gouverneur est reparti avec les troupes et que Pepe s'approche de l'ingénieur pour le remercier, celui-ci lui dit en lui serrant les mains :

« Je n'ai acquitté vis-à-vis de toi et de ton frère qu'une faible part de la dette contractée par ma cousine et par moi.

« N'est-ce pas, chère Carmencita? » fait-il en s'adressant à sa... future.

La jeune fille incline la tête en un geste affirmatif et répond :

« J'ai déjà pensé : Pepe sera capataz au domaine d'Orioul, où son frère occupera l'emploi de *capataz mayor*<sup>1</sup>.

« Vous voulez bien, Jap? »

Le jeune Indien ne peut cacher son étonnement de la question à lui adressée.

« Mais, señorita, je n'ai pas à donner un avis sur ce qui ne me regarde pas, je ne peux que vous remercier de ce que vous faites pour ceux auxquels je suis fier de donner le titre d'amis.

— Vous vous trompez, Jap, un intendant doit toujours être consulté sur le choix de ceux qui, sous ses ordres, concourront à la prospérité du domaine. »

Jap n'en peut croire ses oreilles.

« Intendant! moi? »

— Oui. Domingo a besoin de se reposer. Dès que le yacht sera prêt à prendre la mer, nous partirons pour l'Amazone, remonterons le rio sur les bords duquel se trouve votre père et nous prendrons toute la tribu pour la ramener à bord de la *Belle-Louise*, qui, à son tour, vous conduira ici, où vous installerez les Guaïcas sur la partie du domaine choisie par vous. »

Elle se tourne vers Palmilla, et souriante de la joie de tous :

« On t'appellera madame l'intendante. »

La belle Indienne allait se jeter aux pieds de sa maîtresse.

« Embrasse-moi, » fait Carmencita en l'attirant contre elle.

Et à Gaspard :

« M'approuvez-vous? »

— Chère, chère aimée, vous êtes bonne autant que belle. »

C'est tout ce que le jeune homme peut répondre, car lui-même semble vivre un conte des *Mille et une Nuits*.

Une heure plus tard, tout le monde est à bord du yacht et, le soir même, Carmencita rentrait dans sa maison.

Le lendemain, Fred s'occupe des préparatifs du départ, mais, dès le début, le capitaine du yacht soulève une objection.

Ses connaissances nautiques ne lui per-

mettent pas de quitter la terre de vue. Le yacht, s'il est un bateau de plaisance, sert aussi au transport, jusqu'à La Guyane, des produits du domaine et c'est seulement pour ces voyages côtiers qu'il a été engagé, lui, capitaine.

« Qu'à cela ne tienne, dit Fred, vous n'irez pas plus loin que dans l'Amazone et vous reviendrez ici avec le trois-mâts. Mon frère et moi, conduirons le yacht en France. »

Ce point réglé, l'embarquement du charbon commence aussitôt, celui des vivres également, mais après que Fred eut arrimé lui-même les deux cent cinquante barils d'or dans la soute arrière.

Personne, parmi l'équipage, ne soupçonnait l'existence à bord de cette somme colossale.

Deux cent sacs de café, de cinquante kilogrammes chaque, placés dans la cale extrême avant, compensent le poids de cette quantité de pièces d'or.

Le matin du quatrième jour, tout étant terminé, Carmencita fait ses adieux au personnel de son domaine.

Quand c'est le tour de Francisco et de Pepe, elle leur tend à chacun une de ses mains, et, chapeau bas, les deux rudes anciens coureurs de llanos, les deux anciens terribles Rojos baissent le bout de ses doigts effilés. Pas un mot ne sort de leur gorge, contractée par l'émotion, et eux, qui n'ont peut-être jamais pleuré, laissent tomber une larme sur les mains de la jeune fille à laquelle, dans leur for intérieur, ils viennent de jurer un dévouement qui ne finira qu'avec eux-mêmes. Et leurs joues sont encore humides quand Gaspard, Fred et Jap leur donnent l'accolade, précédant le marquis, dont les mains, ouvertes en un geste large, serraient celles des deux hommes qui l'ont délivré, lui, qui ont sauvé sa mère.

Jamais, avant son séjour au Venezuela, le marquis n'avait serré les phalanges d'un... manant.

« Eh! eh! fait-il se parlant à lui-même et comme s'excusant de sa faiblesse, ces gens-là ont quelquefois du bon. »

## CHAPITRE XVI

Un bon bateau. — Retour à Cayenne. — Joie du gouverneur de la Guyane. — La grâce est arrivée. — Télégramme officiel. — Au salut! — Au poste 69. — Erreur d'un jour. — Générosité. — Vers la France. — Confiance. — A Bayonne. — Heureuse femme. — A la minoterie. — Un grand caractère. — Faux témoignage. — Mission de charité. — Deux heureux. — Réhabilitation. — Double mariage. — Fred sera colon.

Pendant vingt-quatre heures le yacht a croisé des embarcations de toutes sortes, depuis le canot du batelier jusqu'aux puissants remorqueurs traînant derrière eux de gros chalands pontés et chargés à couler bas.

Le frère de l'Amazone a retrouvé son animation, une proclamation du nouveau gouvernement a suffi pour faire renaître l'activité commerciale du fleuve géant.

Au lendemain matin, à l'embouchure, la mer apparaît moutonneuse, bruyante.

« Elle est un peu grosse, fait le capitaine, et il serait peut-être bon de... »

« Qu'en pensez-vous, commandant? »

Le commandant, c'est Fred.

Sans répondre, le jeune marin se penche vers le porte-voix de la machine et commande :

« En vitesse! »

Le yacht pique droit sur les lames venant du large. Une, deux, trois arrivent : à chacune d'elles il se lève de l'avant, gracieux, sans effort, et, se balançant en un léger roulis, court rapide sur les crêtes blanches d'écume.

« Avec un bateau comme celui-ci, déclare Fred, on peut affronter tous les coups de chien<sup>1</sup>; nous devons filer dans les quinze nœuds, maintenez-vous à cette vitesse.

— Bien, commandant. »

Fred quitte la passerelle, descend sur le pont et va droit au groupe formé par Carmencita, son oncle et Gaspard.

Tous trois, assis dans des rocking-chairs, sur la dunette, ont les yeux fixés sur la côte, qui, déjà, s'estompe dans la fumée des embruns.

« Monsieur le marquis, nous sommes au jeudi; samedi, à neuf heures du matin, vous pourrez vous faire annoncer, vous et le comte de Larance, chez le gouverneur de la Guyane. »

Le lieutenant de la *Belle-Louise* a calculé juste.

Cinquante heures après avoir doublé la pointe de Mocomoco, le yacht mouille dans le port de Cayenne, et, à neuf heures du matin, l'huissier de service apporte au gouverneur une carte sur laquelle celui-ci jette machinalement les yeux.

Mais il vient de lire un seul mot :

Larance.

« Lui! lui! faites entrer! »

Il se lève, tout pâle, et quand, la porte grande ouverte, l'huissier annonce de sa plus belle voix : « Monsieur le marquis de Larance, » il reste muet de surprise en voyant devant lui un grand et robuste vieillard.

D'un geste machinal, visiblement désappointé, il montre un fauteuil.

Le marquis a vu la surprise, il en a deviné le motif.

« Monsieur le gouverneur, fait-il en souriant, au lieu de l'assassin, c'est la victime qui se présente devant vous, mais le criminel suit de près.

— Que voulez-vous dire, monsieur? expliquez-vous, je vous prie.

— Monsieur le gouverneur, je suis l'oncle du comte Gaspard de Larance, c'est moi qu'il a été accusé d'avoir assassiné, c'est mon cadavre qu'il a fait disparaître en le brûlant. »

Et il ajoute aussitôt :

« Mon neveu est à côté. »

Le gouverneur n'en écoute pas davantage. Sans souci de l'étiquette, il se précipite dans le salon d'attente et s'arrête un moment.

Dans le beau garçon qui s'avance vers lui, la figure encadrée d'une belle barbe

1. Mauvais temps.

1. Capataz en chef ayant autorité sur tous les capatazes.



noire, il a peine à reconnaître le forçat au visage rasé.

« Vous ! vous ! » fait-il en lui prenant les mains.

Il vient d'apercevoir Carmencita, il est déjà redevenu l'homme du monde et s'incline devant la jeune fille.

« Ma cousine, dit Gaspard, ma cousine et ma fiancée. »

A son tour, le gouverneur semble vivre un rêve.

« Jean, ordonne-t-il à l'huissier, montez immédiatement prévenir ma femme, et je n'y suis plus pour personne, vous entendez bien ? pour personne ! »

Jean sourit finement et murmure :

« J'ai reconnu le sauveur de mademoiselle. »

Carmencita et Gaspard sont à peine assis dans le bureau du gouverneur, quand Marguerite entre en coup de vent et, sans hésitation, va se jeter dans les bras de l'ingénieur.

« Bon ami, que je suis heureuse de vous revoir ! »

Un domestique arrive aussitôt, tenant une cage dans laquelle une colombe est enfermée. L'enfant prend le volatile, et le présentant à Gaspard :

« C'est par elle que nous avons appris que vous aviez échappé à la mort. »

Maintenant, d'un mignon calepin, elle sort un bout de papier enveloppé d'une faveur rose.

« C'est votre lettre, je la conserverai toujours, toujours. »

La femme du gouverneur vient d'entrer.

Avant toutes présentations, elle prend les mains de Gaspard et, se tournant vers son mari :

« Avez-vous pensé à lui annoncer l'heureuse nouvelle ? »

Elle s'adresse de nouveau à Gaspard.

« Votre grâce, comte, votre grâce qui vient d'arriver ; la grâce complète, sans conditions. »

— Eh ! non, chère amie, je l'avais oubliée, répond le gouverneur, mais qu'importe ! »

Il présente alors le marquis et Carmencita, et Gaspard fait, dans leurs grandes lignes, le récit de ses aventures.

Pendant que tous se réjouissent, pendant que ces dames et Marguerite s'embrassent, le gouverneur prend une feuille de papier et

sa plume commence de courir, traçant des mots que, seuls, les initiés à la correspondance diplomatique pourront comprendre, mais que ses lèvres murmurent au fur et à mesure qu'il écrit.



LES COUREURS DE « LLANOS »

Ious trois... ont les yeux fixés sur la côte. (P. 453, col. 3.)

« Gaspard de Larance retour au pénitencier, viens lui communiquer grâce, erreur judiciaire monstrueuse, son oncle, assassiné et brûlé, bien vivant, ici même, dans mon bureau, tous deux partent pour France. »

Il appose sa signature au bas de la dépêche, la revêt de son cachet et sonne un garçon de bureau.

« Télégramme officiel, vite ! »

Le garçon allait sortir.

« Ah ! un instant. »

Il s'adresse à Gaspard et lui demande : « Avez-vous quelqu'un à prévenir ? »

— C'est fait, monsieur le gouverneur. En débarquant, mon premier soin a été d'envoyer une dépêche à ma mère nourrice.

— Une vaillante femme, comte, car c'est par elle ou à son instigation, que toutes ces démarches ont été faites pour obtenir votre grâce. »

Et quand tous montent aux appartements privés du gouverneur, celui-ci, prenant familièrement le bras de Gaspard, dit à notre ami et de façon à n'être entendu de personne autre :

« Vous savez, le chef du jury ? Eh bien, invoquant un fait nouveau découvert par lui, il prétend faire reviser le jugement qui vous a condamné. Quoique, aujourd'hui, la cassation de ce jugement ne soit plus qu'une formalité, j'ai cru devoir vous informer de ce que faisait un homme contre lequel vous avez tant de griefs. Remords de sa part ou erreur de la vôtre à son endroit, cet homme agit comme s'il était votre ami. »

— Me serais-je donc trompé ? » murmure Gaspard.

Après un déjeuner tout intime prolongé par une longue causerie, il faut penser à rejoindre le yacht.

Le gouverneur, sa femme et sa fille tiennent à accompagner à bord leurs hôtes de quelques heures. C'est l'occasion de serrer la main à Fred, dont l'initiative a produit tous ces événements

heureux. Et puis, il faut aussi faire connaissance avec Jap, le complimenter et visiter le yacht. Cependant le temps court et la voix de Fred tombe du haut de la passerelle :

« Le soleil baisse, il nous faut prendre le large avant la nuit. »

Les amis — ils le sont devenus — doivent se séparer, et ceux qui restent à Cayenne descendent dans le canot du gouverneur.

« Au salut ! » commande Fred.

Le yacht a toujours navigué sous pavillon français. Pendant que, par trois fois,

les couleurs nationales descendent et montent à l'arrière du navire, et alors que le canot répond au salut, un nouveau commandement se fait entendre. :

« En avant ! à toute vapeur ! »

(A suivre.)

HENRY LETURQUE.

Scesux. — Imprimerie Charaire.

384 PAGES DE LECTURE POUR UN FRANC  
JULES LERMINA  
**LES DOUZE AVENTURES DE TOTO FOUINARD**  
LE PETIT DÉTECTIVE PARISIEN & NOUVEAUX MYSTÈRES DE PARIS

Les douze aventures de TOTO FOUINARD, abondamment illustrées par CONRAD, sont réunies en un fort volume broché de 384 pages avec couverture en bleu et bistre. Cet attrayant volume sera envoyé franco à nos lecteurs contre la somme de un franc adressée en timbres ou mandat-poste à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris

I. — L'Étranglée de la Pte-St-Martin.

II. — L'Introuvable assassin.

III. — Un clou dans un crâne.

IV. — Le Tueur d'enfants.

V. — 600,000 francs de diamants.

VI. — Les Exploits de Piédebauf.

VII. — La Mort à deux sous.

VIII. — La Maison tragique.

IX. — Le Forçat martyr.

X. — Les 13 apaches.

XI. — L'Affaire du Père-Lachaise.

XII. — Le Secret de la Somnambule

Concours de 94  
Bon  
8

Le Directeur-Gérant : PAUL CHARPENTIER.